

Robert d'AUNOUX

DIRECTEUR

LA DISCUSSION

CHARLES-ALBÉRIC

ADMINISTRATEUR-GÉRANT

Journal Politique, Littéraire & Mondain

HEBDOMADAIRE

Tous les genres sont bons hors le genre ennuyeux.

De omni re scibit... et quibusdam aliis.

ABONNEMENTS

Table with columns for France and Foreign (Étranger) subscriptions, listing rates for 1, 6, and 12 months.

ADMINISTRATION - RÉDACTION : 36, Rue Ferrandière, à Lyon

Henry DERVYL, Rédacteur en chef.

ANNONCES ET RÉCLAMES

A l'Agence V. Fournier, rue Confort, 14, Lyon et dans les bureaux de la Discussion.

Le monument des Brotteaux. — Souvenirs de Turquie. — Amour et Jaunisse A propos de Virus d'Amour. — Lettre d'un gone. — La gommeuse de Paris.

SOMMAIRE

Le monument des Brotteaux. — Un vieux Lyonnais. Souvenirs de Turquie. — Antonio Ladrone. Amour et jaunisse, poésie. — Joannès Merlat. A propos de « Virus d'amour ». — Luc Argelès. Histoire impossible. — Pastor. Lettre d'un gone. — Jean Bonwill. La Gommeuse de Paris. — Chrétien. Lettres à Tristram Schandy. Les jolies femmes de Lyon (suite). — Charles Pontand. Arrière-Saison, poésie. — F. Bruyère. En Amérique. Une saison à Aix-les-Bains (suite). — Marius Berger. Grandeur et misère, poésie. — J. Mélon. Jehan Sarrazin fils (suite). — Mirillon. La mort du dernier des Condés. — Duc de Broglie. Pensées. Grand-Théâtre. — Mario. Théâtre des Célestins. — Jehan Damiette. Cirque Continental. — Mario. Scala. — Charles-Albéric. Casino. — Sœurin. Questionnaire. A travers Lyon. — Emile Planès. Amour, grammaire et blanchissage. — Ch. Laumier. Recette culinaire. — Filet de bœuf à la provençale. — J. Moussy. Bulletin bibliographique. Correspondance. Feuilleton : Fausta (suite). — Léon G. de Merson.

de ces derniers ne peuvent en être dépossédés sans indemnité. La ville ne pourrait-elle pas, par voie d'échange, sauf soulte, s'il y a lieu, concéder, à perpétuité, à ces héritiers ou ayants-droit, un emplacement au cimetière de Loyasse, pour la construction, dans ce cimetière, d'un mausolée destiné à recevoir les nombreux ossements qui sont actuellement déposés dans les souterrains du monument des Brotteaux ? De cette façon, aucun intérêt n'est lésé, et toutes les convenances sont observées. Les descendants de ces victimes de la Terreur pourront alors, en toute sécurité, et à jamais, honorer leur sépulture, sans froisser aucune susceptibilité démocratique ou démagogique. Ajoutons qu'une chapelle, dont la construction est commencée depuis longtemps, devant être érigée à proximité du cimetière, les descendants et leurs amis, auront toute facilité pour faire célébrer tels services religieux, commémoratifs, qu'ils jugeront convenables. Quelque soit le parti auquel ils ont appartenu, les morts ont droit à la paix du tombeau. Donnons une sépulture réglementaire aux malheureux Lyonnais qui ont eu l'horrible fin que l'on sait, pour que cette paix, qui n'est pas l'oubli, leur soit au moins assurée. Recevez, Monsieur le Rédacteur en chef, etc.

Un vieux Lyonnais.

SOUVENIRS DE TURQUIE

C'était un samedi matin. Un coup de sifflet retentissant vint interrompre ma lecture. Le Tigre, de la Compagnie des Messageries maritimes sur lequel je m'étais embarqué à mon départ de Marseille, rentrait dans le port de Constantinople. Je fermai le volume d'Emile Zola, que je lisais, et me rendis sur le pont. L'aspect de la ville ne présentait rien d'extraordinaire. Toutefois, au nord, des caïques, (sorte de bateaux allongés), et de petits bateaux à vapeur sillonnaient le Bosphore; à l'est, des groupes de maisons et de jardins; à l'ouest, des tours, des mosquées, des palais, rendaient la vue pittoresque. Le médecin et le second du bord débarquèrent les premiers et après 15 minutes d'attente, la santé ayant hissé son pavillon, les voyageurs commencèrent à débarquer. Un sandalji (batelier), s'approchant me demanda « Mossio dèssan terre, moi barque ? » Je répondis oui et nous descendîmes dans ma cabine pour prendre mes effets. Quinze minutes après, je débarquais à la douane de Galata. J'avais dans ma malle 300 cigares et plusieurs objets de luxe, juste le nécessaire pour m'attirer les ennuis de l'administration douanière, qui, en Turquie, n'est que trop sagaçante. Heureusement j'étais renseigné d'avance, et je savais à quoi m'en tenir. Deux employés se présentèrent pour examiner ma malle : le bakidji (qui fouille) et le yadidji (qui écrit). Ma malle étant ouverte, je leur montrai du doigt un paquet de caporal, voulant ainsi dire, que je n'avais que cela à déclarer; et tout en souriant, pendant que le bakidji examinait de plus près ma malle, je serrai la main du yadidji qui resta fermée pour ne pas laisser tomber la pièce de 10 francs que je venais de lui glisser. Son compagnon s'aperçut du fait et comprit la chose, et, feignant d'avoir bien examiné ma malle, il me fit signe de la fermer; en même temps, et à son tour, je lui glissai une autre pièce de 10 francs dans la poche. Après quoi ils me donnèrent le billet de laissez-passer, Saperlotte! me dis-je en moi-même, mais tout marche à merveille en Turquie; et satisfait; je criai au cocher : Hôtel d'Angleterre, établissement qui m'avait été recommandé par un ami. Situé dans le quartier Péra, l'hôtel est admirablement tenu. A deux pas, se trouvent les bureaux du journal anglo-français L'Eastern-Express. Le quartier Péra, quartier Européen, est le meilleur de la ville. C'est là que sont situés les plus jolies maisons, les meilleurs magasins de mode, les théâtres, concerts, les églises catholiques, les ambassades, les consulats, etc. La plus jolie rue, c'est la grande rue de Péra, dite dogrouyol (rue droite, quoiqu'elle ne le soit guère). C'est là que se trouve l'église Sainte-Marie (Santa-Maria), le rendez-vous des amoureux, m'a-t-on dit. C'est dans cette même rue aussi qu'on rencontre les pschuteux et les becarres. Le clan n'existe pas à Constantinople. Prévenu, je ne fus nullement surpris de rencontrer ça et là des chiens errants. Le lendemain, au sortir de table, j'eus soin de conserver dans ma poche un morceau de pain, et je sortis pour faire un tour. Je ne tardai pas à rencontrer un groupe de chiens auxquels je jetai le susdit morceau de pain. Ils se précipitèrent dessus avec

une incroyable glotonnerie. Une bagarre s'ensuivit et la raison resta au plus fort. Les autres s'assemblèrent autour de moi, mais je n'avais plus rien à leur donner. Ces chiens errants se tiennent habituellement devant les boucheries, les épicereries et les boulangeries. Chaque chien a son quartier, dont il défend l'accès aux autres, et s'en éloigne peu. Les jeunes, pourtant, circulent d'un quartier à l'autre, à la recherche des chiennes; et on entend ordinairement des bagarres qui, pendant toute la nuit, vous empêchent de dormir. Le quartier de Stamboul est le plus peuplé de ces aimables quadrupèdes. Je ne comprend pas pourquoi la municipalité ne fait pas disparaître ces animaux inutiles, inconvénients et même dangereux ? Par humanité ! m'a-t-on répondu. Soit; mais au lieu de les laisser errer dans les rues, il n'y aurait qu'à les ramasser et les porter dans une des grandes fermes du Sultan où ils seraient mieux nourris et logés, puisqu'ils les aime tant. Le seul service que ces chiens paraissent rendre à la ville, c'est la participation qu'ils apportent au débâlement des rues; en effet, ils se nourrissent, le plus souvent, des ordures qu'ils y trouvent accumulées et qu'ils fouillent avidement. Après deux jours de distractions insignifiantes, le chef de l'établissement me présenta un guide-trogman que je lui avais demandé la veille. C'était un Arménien à la physionomie sympathique et intelligente qui paraissait avoir de 45 à 50 ans. Quoiqu'il ne parlât pas très couramment le français il se faisait assez bien comprendre. Je le priai de me faire visiter d'abord les vieux quartiers de la ville. « Je comprends, Monsieur est archéologue ? — Pas du tout, je suis un simple voyageur, très curieux si vous le voulez, qui désire visiter la ville plutôt dans ses vieux quartiers, car si l'on voulait voir quelque chose de beau, ce ne serait certes pas à Constantinople qu'il faudrait venir. — Bien, me répondit-il, je connais à merveille la ville, et si vous voulez me suivre, nous nous rendrons dans les quartiers que vous désirez ». Nous voilà donc en route, et prenant la ficelle du Péra nous descendons à Galata, côté nord du port, quartier européen aussi. Dans ce quartier sont situés : la Bourse, les agences des Compagnies de navigation, les clipechandeliers, des magasins aussi; l'affluence y est grande pendant le jour. Après avoir payé le droit de passage (20 paras — 5 centimes par personne), nous traversâmes le pont de Kurakouï qui relie Galata à Stamboul; ce pont est construit sur la Corne d'or et comme l'eau y est profonde, ce sont des chameaux métalliques (bateaux plats) qui lui servent de supports. Le dessus du pont est en bois comme le pont Morand actuel. Pour le traverser, il faut un quart d'heure à peu près.

(La suite au prochain numéro.) Antonio LADRONE.

AMOUR ET JAUNISSE

MONOLOGUE A mon ami Lalay. Est-il un plus affreux supplice, — Surtout lorsqu'on est beau garçon, — Que celui d'avoir la jaunisse ? Entre nous soit dit... eh bien non ! Il n'est pas de mal plus terrible Et qui nous défigure ainsi ; A tout regard il rend horrible Et met au cœur le noir souci. En quelques mots, je vais vous dire Pourquoi je vous semble aujourd'hui Un magot du céleste Empire Un des naturels de Tam-Sou. Un soir, — je sortais du Théâtre — L'air était pur et carressant ; J'entraî chez moi, l'esprit folâtre, Lorgnant les belles en passant. Et quoiqu'elles se fissent rares, J'en vis une tout près de moi Dont, — j'en atteste les dieux lares, — La vue emplit mon cœur d'émoi. C'est que j'avais cru reconnaître En cette femme qui passait, Une voisine, un charmant être, Dont le désir fou me berçait. De don Juan me croyant apâtre, Je comptais m'en rendre vainqueur Et devenir, un jour ou l'autre, Le maître adoré de son cœur. Comme pour éclaircir le doute Qui torturait mon cœur épris, La belle prit la même route Qui conduisait à mon logis. Je regardais cette sirène Comme un jeune oiseau voltiger, Régiant ma marche sur la sienne, Je la suivis d'un pas léger. Je ne pouvais point méconnaître Le sentiment que j'éprouvais, Lorsque je la vis disparaître Dans l'allée où je demourais. Ah ! dis-je, c'est bien Marguerite, La Marguerite du palier ; Courons, mon cœur, courons bien vite, Rattrapons-la dans l'escalier.

« Puis offrons-lui, sans plus attendre, « Le serment d'un ardent amour. » Lors, courant pour mieux la surprendre, J'entraî dans l'allée à mon tour. Il y faisait noir et son ombre S'y perdit comme un loup-garou ; Subitement, dans un coin sombre Je crus ouïr frapper un coup. En me guidant sur la muraille Je me dirigeais du côté, Quand, pourtant, je saisis la taille De mon adorable beauté. Du moins croyant qu'il était elle Sur mon épaule... quand soudain, Je lui dis : « Reçoute, ô cruelle, « Reçoute et tu me comprendras ! » Là, je murmurai mille choses Dont elle sembla se griser ; Si bien que sur ses lèvres roses Je mis un chaste et long baiser. Elle inclina son front de vierge Sur mon épaule... quand soudain, Près de nous surgit le concierge Tenant un bougeoir à la main. Et j'aperçus, à la lumière, Une mégère entre mes bras ; C'était sa femme !... et ma portière, Une vieille aux aïeux appas. Je crus vraiment perdre la tête Et l'on conçoit qu'en pareil cas, Je pris la poudre d'escampette Pour me tirer de ce fatras. C'est en vain que le temps s'écoule, Je me revois toujours surpris, Comme un vieux renard qu'une poule En son propre piège aurait pris. Le souvenir de la matrone Depuis ce soir-là me poursuit ; Ami, j'en ai pris le teint jaune Que vous me voyez aujourd'hui. Enfin, pour finir l'aventure, Malgré mes regrets superflus, Malgré qu'il soit trop tard, je jure Que l'on ne m'y reprendra plus. JOANNÈS MERLAT. (Rimes Figarques.)

LE NATURALISME

A propos de « VIRUS D'AMOUR » de M. Adolphe Tabarant. Voilà longtemps déjà que nous avons reçu cette critique, — sévère mais juste, — d'un roman qui a fait trop de bruit. Mais un de nos confrères avait commencé sa publication, et, ne voulant pas engager une polémique qui eût vite tourné à l'aigre, et, qui sait, dégénéré en personnalités, nous gardions soigneusement la présente étude en portefeuille, attendant patiemment le jour, où cet inconvenient eût disparu, c'est-à-dire une fois le roman entièrement publié. Notre confrère ayant, ce dont nous le félicitons sincèrement, cessé la publication de Virus d'Amour, nous pouvons aujourd'hui donner l'intéressante critique de M. Luc Argelès, bien que nous n'admettions pas absolument ses vues sur le réalisme et le naturalisme et sur l'intervention de la censure que nous jugeons utile parfois. Ce n'est pas une diatribe que je veux écrire. Non. Je voudrais seulement exprimer une manie qui tend de plus en plus à nous envahir : le naturalisme à outrance. Mettre en scène quelque ménage interlope ou décrire les mœurs de cette partie du monde qu'on est convenu d'appeler demi-monde, c'est fort bien. Montrer au peuple, à l'ouvrier, qui, lui du moins, est honnête, que le luxe qui l'éclabousse et que parfois il envie, est fait de turpitudes et de malpropretés, c'est là une œuvre morale, une sorte de médication préventive pour les classes laborieuses. Tant que le naturalisme n'aura que cette prétention, il vivra. Mais, malheureusement de la nudité de l'idée naît la nudité de l'expression. De penser une saleté à l'écrire salement, il n'y a qu'un pas. La langue verte est-elle donc la langue nationale ? Rabelais aussi était réaliste, mais en dépit des basses de son œuvre, ne lui reprochait-on pas sa vulgarité de langage, ses circonlocutions, son latin de cuisine qui embrouillent le sujet et en rendent le texte obscur ? Nos modernes Rabelais épargnent à la postérité le soin de leur faire un glossaire, la peine de rechercher les perles dans le fumier d'Ennius.

C'est ainsi que de jeunes écrivains, que je crois sincères, se laissent entraîner un peu loin dans leur envie de nous montrer le chancre qui nous ronge ; au lieu d'arrêter le mal, ils l'envoient. Le moyen de guérir un ulcère, dites-moi, est-il de le presser pour en faire jaillir le pus dans l'œil du passant qui regarde ? Le passant, dégoûté se désinfecte et s'éloigne. M. Tabarant est du nombre de ces opérateurs maladroits. Je viens de relire la lettre que le jeune auteur a adressé à M. Kistemaekers, son éditeur, lettre relative aux mutilations faites sur son œuvre a été l'objet. M. Tabarant a raison de s'indigner de cette mesure rigoureuse que les iconoclastes de la censure ont cru devoir appliquer. On eût mieux fait de laisser l'œuvre telle qu'elle était éclose du cerveau de l'écrivain, nouvelle Minerve sortie du cerveau d'un nouveau Jupiter, prête à la lutte pour la vie. Il appartenait à tous de juger. Les lecteurs et la critique se fussent réservés le soin d'épurer ce qu'il y avait de trop libre pour nos mœurs. Dieu sait cependant à quel degré elles sont ! Mais, pour en revenir à cette lettre de protestation, n'y trouvez-vous point des passages quelque peu risqués et pleins de suffisance ? Que M. Tabarant défende son école, bien ; mais qu'il aille jusqu'à qualifier Feuillet, Ohnet, Delpit de « miriltonnesques épiciers de lettres » (sic) cela me paraît fort prétentieux pour un jeune, dont, comme il le dit lui-même, le public est encore à faire. La meilleure preuve des qualités d'une œuvre n'est-ce pas le Bis repetita placet ? Ohnet peut se vanter de l'avoir obtenu. Où sont les succès de M. Tabarant pour qu'il puisse juger aussi impertinemment des écrivains qui ont fait leurs preuves ? S'il est permis à l'auteur de Virus d'Amour d'exhiber une curiosité médicale justiciable de la Faculté, ne peut-il laisser l'auteur du Maître de Forges, peindre les vices justiciables du code criminel. L'un et l'autre nous montrent un degré de l'échelle sociale tel qu'ils le voient, mais avec cette différence que les bas-fonds remués exhalent des odeurs plus nauséabondes que les vices à l'eau de rose du high-life. Demandez à M. Georges Ohnet son opinion sur Zola, sur Flaubert, voire même sur M. Tabarant lui-même : loin de les détracter, il sera sans doute le premier à les admirer dans une juste mesure. Hélas ! est-ce une loi sur notre pauvre terre Que toujours deux auteurs auront entre eux la guerre ? Ne peut-on voir une école rivale sans lui lancer des épithètes envenimées ? N'y a-t-il pas en toutes choses le pour et le contre ? M. Tabarant a la prétention d'avoir écrit une œuvre saine ; j'ai dit que je le croyais sincère ; mais en vérité a-t-il le droit d'attaquer Feuillet et Ohnet et d'autres encore, que je crois sincères, eux aussi, n'en déplaise à l'auteur de Virus d'Amour ? Voilà ce que je tenais à dire sur la virulente sortie de M. Tabarant contre les épiciers. Et je l'ai fait sans parti pris, sans aigreur, car je ne suis pas de la classe de ces détracteurs de tout système en dehors de la routine et des sentiers battus et moins encore dans les rangs de ces blasés qui se trouvent mal et rient au scandale devant un ramassis de badands pour se plonger dans les érotiques rêveries et les songes brûlants des vieillards de la Bible, dès qu'ils sont tranquillement installés dans le silence de leur home ! En ce genre, défiez-vous de ceux qui rient le plus fort : ce sont les satyres du foyer. Un livre, quelque fange qu'il nous montre, quelque vice, quelque ulcère qu'il se plaise à nous étaler, ce livre, s'il est vraisemblable, s'il nous dévoile un milieu social, je l'approuve ; mais où le réalisme me paraît excessif, c'est dans les crudités de langage. A quoi bon s'encanailler à plaisir ? Pourquoi rechercher avec affectation ce qu'il y a de plus ordinaire dans les égouts, ce qu'il y a de plus puant dans l'argot des Alphonses pour les cracher à la face du lecteur ? Qu'on ne s'y trompe pas : M. Adolphe Tabarant, poussé par un excès de franchise, veut nous étaler une lèpre sociale, la plus gan-

grenée qui érode la société ; et, au risque de donner les hoquets à ceux qui ignorent ou qui ne connaissent qu'imparfaitement les dessous vils et fangeux de tout corps social, il semble à plaisir puiser ses mots dans le dictionnaire de la langue verte. Et notre belle langue française, si féconde en synonymes, si féconde en tours harmonieux, si malléable sous la plume d'un adroit ouvrier, veut-on la laisser aux « épiciers de lettres » seulement ? Dans les dialogues entre personnages en scène, je comprends qu'on tolère quelques néologismes réalistes et imaginés qui sont bien à leur place dans la bouche des acteurs ; mais l'auteur, l'auteur, lui, qui se vante de présenter à la fois le mal et le remède, ne pensez-vous pas qu'il aurait besoin de conserver quelque gravité dans les récits ou les descriptions, alors qu'il est lui-même le narrateur. — C'est de sa bouche même que découle l'ordure. Voilà un point auquel on n'a jamais assez prêté attention. Eugène Sue nous a servi adroitement l'argot des chourineurs », sans pour cela s'enliser dans la même fange. Il est là, contemplateur impassible, narrateur fidèle, et c'est tout. Pourquoi l'école naturaliste et M. Tabarant en particulier n'imitent-ils pas Eugène Sue ? Peut-être n'est-il à leurs yeux qu'un vulgaire « épicier » !!! Après cela, je me serai peut-être fait des ennemis, j'aurai peut-être déchainé des tempêtes, mais j'aurai dit ma façon de penser, et, en même temps, celle de bien des honnêtes gens. Maintenant, qu'ils se lèvent ceux qui ne pensent pas ainsi ; je douterai alors qu'ils soient sincères ! D'aucuns crient : haro sur le moraliste ! Je m'en moque ; moi aussi je crois faire une œuvre saine. Depuis quand est-il interdit de critiquer un livre, un auteur, une école ? Il me semble que si la critique a le devoir d'encourager les jeunes, elle a aussi celui de leur crier : « Casse-cou » en leur montrant le gouffre béant où ils risquent de tomber. Faites-vous des amis prêts à vous censurer à dit Boileau, et rien n'est vrai comme ce vers de notre grand satirique. Mais j'ai mauvaise grâce à citer un classique par ce temps de modernisme à outrance. Tant pis. J'en sais qui écriront de flamboyants pamphlets contre Virus d'Amour et qui, le soir, savoureront libellineusement les coins de pages érotiques et se pâmèrent devant une ligne de points en rêvant salement aux détails croustillants que ces feuilles de vigne de l'imprimeur feignent de vouloir cacher. Mais, M. Tabarant a dit qu'il n'avait point écrit Virus d'Amour pour les imbéciles. Les imbéciles qui le liront le traîneront aux géomies, moi je me contenterai de louer l'œuvre du moraliste, puisque moraliste il y a ; mais il me sera bien permis de dire à l'auteur, qui ne s'en fâchera pas, car il est homme d'esprit, que le naturalisme du sujet ne perd rien à être sagement gazé sous l'honnêteté et la verve inli gnée de l'écrivain. Luc ARGELÈS.

HISTOIRE IMPOSSIBLE

Un jour que Georges se promenait à la campagne avec Jeanne, il lui prit fantaisie de jeter en l'air un caillou avec lequel il jouait depuis un moment. Le caillou lancé au hasard, mais avec force, frappa une hirondelle qui passait et qui vint tomber, morte, aux pieds des amoureux surpris. « Oh ! dit Jeanne, en prenant dans sa main qui tremblait la pauvre oiseau déjà tout raidi, cela porte malheur de tuer une hirondelle ! » Elle avait raison. Quelques jours après, les deux amants qui depuis longtemps s'adoraient, se brouillèrent, irrémédiablement, pour une cause futile. Et depuis, Georges vécut dans la tristesse, cherchant vainement à remplacer celle qui, la première, avait révélé à son âme les émotions divines de l'amour. Il fit la connaissance de quelques femmes assez belles pour plaire aux yeux, mais

bêtes ou méchantes, assez pour rebuter un délicat comme était notre ami. Celles qui auraient pu lui plaire n'avaient aucune inclination pour lui, et si, par hasard, il en rencontrait une qui réalisât à peu près son idéal et qui fût disposée à l'aimer, il n'éprouvait rien pour elle. L'étoile n'en voulait pas jaillir.

Oh ! savoir tout ce qu'il aime renferme de délices ; les avoies, ces délices, savonnées à longs traits ; vouloir aimer encore, et ne le pouvoir plus... quel supplice ! « On dirait qu'on m'a jeté un sort ! » s'écriait Georges avec colère ; et il ajoutait d'un ton navré : « c'est depuis le jour maudit où j'ai si malencontreusement tué cette hirondelle. »

Alors, dans sa solitude, le souvenir de Jeanne le hantait, il revivait par la pensée les jours heureux d'autrefois. Et c'était une amertume de plus. Il ne pouvait plus la revoir ; elle était partie, et il ne savait où.

Un soir, en passant sur la place des Terreaux, (car c'est à Lyon que se passe cette histoire, j'ai oublié d'en avertir le lecteur), il s'arrêta devant une vieille bouquetière qui rangeait ses fleurs dans son panier et se disposait à partir. Il y avait, éparpillées tout autour d'elle, de magnifiques roses-thé — les fleurs que Jeanne préférait. L'envie vint à Georges de les acheter.

La marchande, qui était bavarde, lui dit :

« J'espère que votre belle sera contente de cette superbe botte de roses. — Je n'ai pas de belle, répliqua Georges sèchement. »

— A votre âge ! Allons donc ! Et pour qui donc ces roses ?

— Pour moi !  
La bouquetière répondit par un éclat de rire incrédule, mais qui sonnait si franc en éclairant un visage si bon enfant, que le jeune homme fit, en quelques mots, confidence de sa peine. Et il termina en soupirant :

« Ah ! s'il y avait encore des fées ! — Des fées ! répondit la vieille en se redressant. Mais il y en a encore ! »

Ce fut au tour de notre ami de se montrer incrédule.

Alors la bouquetière répliqua :  
« Oui, il y a encore des fées. Et moi qui vous parle, j'en suis une ! »

— Vous !  
— Moi ! Du jour où notre prestige tomba, réduites à la condition de simples mortelles, le malheur nous accabla et nous fûmes obligées de travailler pour subsister.

« Moi, qui étais une bonne fée vivant parmi les roseaux et les fleurs des champs, j'ai choisi l'état de bouquetière. D'autres se sont faites marchandes d'oranges ou des quatre-saisons. Vous ne vous en doutez pas, hein ! Nous nous réunissons parfois (je ne vous dit pas où, c'est un secret), pour nous rappeler le bon temps de jadis. »

Ici, la bouquetière soupira longuement.  
Elle reprit :  
« Je protégeais les amoureux. A présent, mon pouvoir est si faible, si faible ! « Cependant, comme votre histoire m'a touchée, je veux essayer de vous venir en aide. »

Alors, se tournant du côté de l'Orient elle effleura des roses en prononçant des paroles cabalistiques. Minuit sonnait, l'heure fatidique. Georges eut une forte envie de rire, mais la vieille avait l'air si convaincu qu'il se contenta étonné et pris de pitié. « Pauvre folle ! » pensait-il.

« Rentrez vite chez vous, dit-elle brusquement à Georges, dès qu'elle eut fini ses sinagrées. Elle vous attend ! »

— Qui, elle ?  
— Vous le verrez bien. Allez ! » Elle eut un geste impérieux.

Avant de rentrer chez lui, le jeune homme s'aperçut avec une surprise mêlée de quelque effroi que sa fenêtre était éclairée. Il avait pourtant éteint la lumière avant de partir... il en était sûr ! Quatre à quatre il gravit les escaliers jusqu'au cinquième étage, ouvrit brusquement la porte, s'apprêtant à tomber à grands coups de canne sur les voleurs qu'il supposait trouver chez lui.

Mais la canne lui échappa des mains quand il vit... vous devinez sans doute — Jeanne, qui, assise dans un fauteuil, l'attendait en feuilletant un album. Elle lui dit : « Comme tu rentres tard, ce soir, mon ami ! »

— C'est vrai, répondit-il en reprenant son sang-froid, mais voici pour me faire pardonner. » Et gentiment il lui tendit les roses.

Ne cherchez pas à connaître la bonne vieille fée qui vendit des roses à Georges. Elle est morte.

PASTOR.

### LETRE D'UN GONE

Mossien le Mère de Lion,  
La dernière fois que je vous écrivis, je me suis arrêté un peu précipitamment, parce que j'ai été obligé d'aller à mon travail, mais si vous voulez bien me permettre de vous dire quelque chose.  
Je vous dis que la comicon du pont de la faculté, y'avait resté trois jours et demi à discuter si le pont sera dans l'asque

ou s'y sera pas dans l'asque ; sa encore été que de la cin jan car g'ai entandu qu'il y z'on resté pu de di zan à disecuté si on comblé ou si on comblé. pa le focé d'encienteet qu'on l'a za pas encor comblé et que mon ami Glaude Bonpié y ma esquepiqué pourquoi ; c'é que le conseil municipal, y'avé por que les crenouille y ne trouve pu à mangé et que Glaude y dit que ça fessé rien. qui en avé bin assé sa sa, que le marché y l'éte toujours n'in aprovisiauné et que si vous le z'aimé, Mossieu Gailledon, vou pouvai vous z'en faire servi à vot'diné à vous en fer péte la souven triaire san que sa vou coute bin cher et que d'ayer les contribuab'y son bin la pour un coi.

Ge croi que cè pa la vrai rèsou, mai que cè pluto parceque si on lè z'avé comblé, y ny auré pu eu de fiév tifoide et que vot'petite clientaile, y se seré boucoup été dit minué.

E puisque ge parlé de crenouille, tou les gone y savent que les chenuse colombe qui veul servi dan lè braceri y son obligé d'avoire leur sairtifica, è bin, messieu le Mère, c'è epastrouillan, parceque toute lè foie que ge leur z'y demande y dis qu'y lon perdu è que concéquam g'y ai doné le non de sairtifica de perdition.

E bin, si g'éte à vot plasse, g'orai proposé à vo conseilé de leur fair porté la médail municipal à leur coi come pour lè peti toutou, è on orai bin vu, come ça, tou de quites lè cèle qui l'avé et les cèle qui l'avé pu.

C'è trouvé, sa, hain !  
Come ge vou parlé de fille de braceri ça me rapèle qu'on m'a di que lè z'abitant de la plasse de Jacoben, y z'avé fè une peti çion à seul fain de demandé à la ministracion qu'on n'en lève les vache de desu cete plasse, que c'è une infesccion tou le jour, si teleman que lè ceusse qu'y sa mène pour voir not bel vile de Lion y croi que c'è une fabrique de fumé qui a été è ta bli là pour ogmenté lè recète municipal, è que moi ge croi bin en z'a fè que leur plasse y seré puto so le què ou au parque de la taite dort.

Enfin, mossieu le Mère, ge veu pa vou retenir pu lontam pour ojourdou, malgré que g'orai ancor bocou de chose à vous dir, mai ge m'arète à seul fain de pa à busé de vot compléansse.

Vot cervitteur et contribuab,  
Jean BONOBEL.

### LA GOMMEUSE DE PARIS

(Cette marche chantée, créée par Chrétien, au concert des Ambassadeurs de Paris, n'a été encore imprimée nulle part, malgré les pressantes sollicitations dont l'auteur a été l'objet ; chaque soir cette marche obtient à la Scala les honneurs mérités du bis.)

Messieurs, je vous présente  
La gommeuse de Paris,  
Qui sait de tout pays,  
Faire un gai paradis,  
Dont la tête charmante,  
La grâce séduisante,  
Partout la font choisir  
Pour reine du plaisir.

Refrain.  
La couronne  
Qu'on lui donne  
Fait de l'ivresse et de gaité,  
Elle la porte,  
Sans autre escorte  
Que sa beauté,  
Son chic et sa bouche riieuse,  
Charmant croquis.  
C'est la gommeuse  
De Paris.  
Marche, une, deux, trois,  
Faut voir au bois,  
Comme la gommeuse  
Est gracieuse ;  
Si, tôt ou tard,  
Elle débourse,  
Au pas de course  
Paiera le jobard.  
La couronne, etc.  
Quand vers la ville,  
Elle défile  
Dans son landau,  
D'un beau rouge ponceau,  
Toute la gomme,  
Comme un seul homme,  
S'écrie : Amis !  
Voilà la reine de Paris !  
Paris !

Jean CHRÉTIEN.

### CORRESPONDANCE

Le dernier article de notre collaborateur Tristram Schandy a été fort remarqué, comme il le méritait de l'être, et a produit sa petite révolution, — en miniature. — Une tempête dans un verre d'eau !  
Nous avons reçu à ce sujet plusieurs lettres, de chaleureuses félicitations et de remerciements à l'adresse de notre courageux collaborateur qui a eu l'audace — audaces fortuna juvat, d'attaquer la scie, une des institutions modernes qui semble avoir le plus de solidité.

Nous n'en citerons que deux, — une seule suffit pourvu qu'elle soit bonne :

Lyon, le 28 octobre, 1886.

Monsieur Tristram Schandy,  
Vot'articlé sur le Bi du bout du bout du banc m'a singulièrement remué, et je ne peux qu'applaudir des deux mains, et vous féliciter d'avoir enfin protesté de la bonne manière contre les inepties servies au public depuis quelque temps avec une si grande profusion que je souhaite de tout mon cœur qu'il en prenne une indigestion, et que votre article mette dans beaucoup d'esprits le désir de réagir contre le flot des Toto Carabo et des Digue digue don.

Recevez Monsieur, etc.  
F. BRUYÈRE.

Lyon, le 30 octobre, 1886.

Monsieur Schandy,  
Votre remarquable article de la Discussion de cette semaine sur la chanson du jour, m'a procuré le plaisir de remarquer en vous un vaillant défenseur de la chanson d'autant que malgré tout existe toujours, soutenue qu'elle est par des maîtres tels que Nadaud, Chebroux,

Baillet, Hachin, Vincent et bien d'autres dont l'énumération serait trop longue. Si la chanson d'aujourd'hui se laisse séduire par les inepties déclamées au café-concert, on le doit comme vous l'avez fait justement remarquer au public, qui accommodé la chanson comme un costume : à la mode ! C'est de la scie qu'il veut, et c'est de la scie qu'on lui sert ; expliquer cette tendance n'en vaut pas la peine, contentons-nous d'espérer que :

Ce n'est qu'un temps de souffrance  
Que la muse doit guérir  
La chanson comme la France,  
La chanson ne peut mourir.

ainsi que le disait si bien un de nos meilleurs chansonniers, mort l'année dernière à Lyon.

La chanson a fait et fera toujours des adeptes.

Recevez, Monsieur, etc.  
JOANNES MERLAT.  
Secrétaire de la section lyonnaise,  
du caveau stéphanois.

### LES JOLIES FEMMES DE LYON

(Suite et fin)

Mais la dame lyonnaise la plus connue, celle dont la réputation est universelle, est sans contredit la belle Madame Récamier, à la beauté froide, qui réalise si bien le sublime vers de Baude- laire :

Je suis belle, ô vivants ! comme un rêve de pierre,

vers qui sert d'épigramme à certaine splendide pièce de ce pauvre diable d'Albert Glatigny, pièce dont nous détacherons quelques strophes qui rendent bien le genre de beauté spéciale de Madame Récamier, et semblent écrites pour elle.

Je suis belle, ô vivants ! comme un rêve de pierre,  
Et dans l'air, les cris des oiseaux  
Ont la tristesse qui nous broie,  
Lorsque s'effeuillent les coteaux.  
Aucune aile à présent n'effleure  
Les ruisseaux qui vont se ternir,  
Et l'on dirait que l'écho pleure  
Quand on voit les feuilles jaunir.

C'est la nature qui frissonne  
Sous la froide étreinte des vents,  
Des vents qui, lorsque vient l'automne,  
Attristent les amours fervents.  
Qui se chasse du fond de l'âme,  
En réveillant le souvenir  
Des rêves dont s'éteint la flamme,  
Quand on voit les feuilles jaunir.

Les bonheurs perdus apparaissent  
Plus chers dans l'horizon brumeux,  
Lorsque les rayons d'or délaissent  
Les chaumes et nos toits fumeux.  
Mais on sent comme une souffrance  
À considérer l'avenir ;  
On connaît la désespérance  
Quand on voit les feuilles jaunir.

Les nids dévastés et sans mousse  
Font penser à ceux que la mort  
A frappés dans l'ivresse douce  
Des projets où l'âme s'endort.  
Les croyances une par une  
Tombent pour ne plus revenir,  
Tous les automnes, à la brune,  
Quand on voit les feuilles jaunir.

Regardez, ivre d'or, tomber ma chevelure  
Aux parfums enivrants sur ma riche encolure ;  
Je ne daigne rien voir avec mes yeux divins,  
Qui, sous mes noirs sourcils, ont un éclat farouche.

Et même les baisers ne froissent pas ma bouche  
Qu'arrose la rougeur des vins.  
Pour activer en vous l'aiguillon qui furtive  
Les desirs effrénés et donne le vestige,  
Je n'ai parlé jamais, jamais je n'ai chanté,  
Comme la Pandémie, une ode provocante,  
Car tes cris, tes fureurs palissent, ô Bacchante !  
Devant la muette Beauté !

Mais pour dompter les sens, j'ai l'étrange mystère  
De la ligne et du rythme égal que rien n'altère ;  
J'ai mes deux bras croisés qui s'ouvrent quand je  
Eleindre l'idéal sur ma poitrine ferme ;  
J'ai mon buste que nul corset hideux n'enferme,  
La lumière de mes cheveux !

Insensés ! croyez-moi, jamais vos plaintes vaines  
Ne hâteront le cours du sang pur dans mes veines ;  
Je ne pleurerai pas ; je ne veux pas souffrir ;  
Je veux toujours rester belle, mais insensible ;  
Et regarder toujours de mon air impassible  
Ce que le destin vient de m'offrir.

Moi, cependant, gardant ma sévère attitude,  
Dans mon isolement et dans ma solitude,  
Je resterai sans cesse avec mon fier dédain,  
Avec mes bras croisés, avec ma hanche lisse,  
Avec mon front que rien n'assombrit et ne plisse,  
Comme un marbre dans un jardin.

Sur les plus chauds baisers mes chairs resteront  
Et rien ne fléchira mes contenance froide. [Froides  
Mes bras seront de neige et ma crinière d'or ;  
Rien jamais ne fondra cette glace indomptée ;  
O mortels ! le sculpteur anima Galatée,  
Lorsque les Dieux vivaient encor !

Otez quelques mots impropres et vous avez bien le portrait exact de M<sup>me</sup> Récamier perdu dans son impassible et exaspérante sérénité, au milieu de sa cour d'admirateurs.

Quelle femme fut plus aimée qu'elle ?  
N'eût-elle pas parmi ses amis, Napoléon,  
son frère Lucien Bonaparte, qui, faisant allusion au surnom qu'on lui donnait familièrement de Juliette, lui écrivait sans cesse des Lettres de Roméo à Juliette, pleines de déclarations brûlantes et ridicules, remarquables surtout par les points d'exclamation qui s'y étalaient avec quelle profusion, Dieu le sait ! et toujours trois par trois, encore !

Adrien et Mathieu de Montmorency, Bernadotte qui avait fait rechercher son père, compromis dans un complot royaliste ; Camille Jordan, Benjamin Constant, Ballanche, un neveu du grand Frédéric, le prince Auguste de Prusse, Châteaubriand, J.-J. Ampère, M<sup>me</sup> de Staël, la reine Hortense qui fit bien des folies pour elle, lady Webb, etc., etc.

Un jour, qu'il y avait chez elle une grande réunion de grands esprits, Lamartine vint et lut un épisode de Jocelyn ; vivement félicité par tous les auditeurs, et avec raison, il s'écria d'un air inspiré, les yeux au ciel, la main sur la poitrine : « C'est beau parce que ce n'est pas un livre, mais mon âme que j'ai mise là-dedans. » Et, sur ce, tournant les talons, la tête raide, la maintien fier, il quitta le salon tout d'une pièce, et il était à peine arrivé vers la porte, que Châteaubriand, qui était présent, ne put s'empêcher de dire avec une moue et un haussement d'épaules comiques : « Grand dadais, va ! »

Le docteur Récamier, qui ne fut guère qu'un père pour sa femme, ne voyait pas d'un mauvais œil cette cour brillante qui environnait sa beauté ; comme il faisait des spéculations de bourse, il ne lui déplaisait pas d'avoir pour amis tous ces personnages haut cotés qui le posaient et même ce fut lui qui conseilla à sa femme de ne pas renvoyer Lucien Bonaparte.

Malgré cette nombreuse cour d'adora-

teurs, qui lui restèrent toujours dévoués, la vie de M<sup>me</sup> Récamier fut pure et sans tache, et jamais aucun soupçon ne vint la ternir. N'oublions pas que la ville de Lyon a fait placer son buste dans une salle du Palais des Arts, entre ceux de Louise Labé et Louisa Siefert.

On peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ? comme dit la chanson.

Voici un fait qui montre combien était universelle la réputation de M<sup>me</sup> Récamier ; laissons la parole à Michel Dumas : « Un négociant m'a assuré avoir rencontré, dans les mers du Bengale, un vaisseau dont la principale cargaison consistait en portraits de M<sup>me</sup> Récamier, peints en Angleterre, et portant pour unique inscription : *Mistress Récamier* ; on prétend même que des mouches de la Chine, empreints des mêmes traits, ont été importés en Europe. Ce triomphe industriel en vaut bien d'autres. »

Pour en revenir à la beauté des femmes de Lyon, disons que le premier ambassadeur de la Porte-Ottomane en France, Méhémet-Effendi, entre toutes les Françaises, accordait la préférence aux Lyonnaises, dont il avait vu la partie la plus belle chez le gouverneur de la province. Par où saurons-nous mieux finir ?

CHARLES FONTAND

### ARRIÈRE-SAISON

Les sentiers déserts sont sans joie,  
Et dans l'air, les cris des oiseaux  
Ont la tristesse qui nous broie,  
Lorsque s'effeuillent les coteaux.  
Aucune aile à présent n'effleure  
Les ruisseaux qui vont se ternir,  
Et l'on dirait que l'écho pleure  
Quand on voit les feuilles jaunir.

C'est la nature qui frissonne  
Sous la froide étreinte des vents,  
Des vents qui, lorsque vient l'automne,  
Attristent les amours fervents.  
Qui se chasse du fond de l'âme,  
En réveillant le souvenir  
Des rêves dont s'éteint la flamme,  
Quand on voit les feuilles jaunir.

Les bonheurs perdus apparaissent  
Plus chers dans l'horizon brumeux,  
Lorsque les rayons d'or délaissent  
Les chaumes et nos toits fumeux.  
Mais on sent comme une souffrance  
À considérer l'avenir ;  
On connaît la désespérance  
Quand on voit les feuilles jaunir.

Les nids dévastés et sans mousse  
Font penser à ceux que la mort  
A frappés dans l'ivresse douce  
Des projets où l'âme s'endort.  
Les croyances une par une  
Tombent pour ne plus revenir,  
Tous les automnes, à la brune,  
Quand on voit les feuilles jaunir.

F. BRUYÈRE.

### EN AMÉRIQUE

L'Événement donne le récit comique des tribulations d'un impresario français dans l'Amérique du Sud :

« Là où nous sommes, impossible de renvoyer un artiste, car comment le remplacer du jour au lendemain ? Le bateau met quarante jours à faire la traversée. »

« Entre autres, j'ai une première chanteuse qui est bien gentille, mais qui ne chante que quand il lui plaît. Quand il lui déplaît de chanter, elle m'informe qu'elle est malade ; et quand j'insiste, elle me répond : « Oh ! vous savez, je m'en f... ; c'est Adrien qui paiera... » Adrien est un marchand de charbon, très riche ; il paiera peut-être, mais les représentations sont tout de même entravées continuellement.

« J'ai deux premiers ténors qui ont du succès. Aucun des deux ne veut être la doublure de l'autre. Chacun se dispute les rôles et, dès que je veux faire la distribution d'une pièce, celui qui ne fait pas partie de la distribution traite l'autre de forçat et veut s'en aller. Je deviens fou... Puis, cinq minutes après, les deux ténors ennemis, se rencontrant, s'embrassent bruyamment dans la rue et s'en vont trinquer ensemble au café du théâtre. »

« J'ai un comique qui a du talent. Dès qu'il a du succès dans un rôle, il devient complètement toqué, n'admet pas d'observations et parle toujours de casser la g... à qui se permettra de lui parler. Dernièrement, il l'a fait comme il l'a dit. Il a cassé la g... de mon régisseur. J'ai dû congédier ce forcené à la porte du théâtre. Mais le lendemain le consul de France m'appela et me disait :

« — Vous savez que ce garçon est charmant... C'est un ancien officier de marine... »

« — Mais du tout, monsieur, c'est un ancien mousse de la marine marchande... »

« — Vous vous trompez, il est charmant... Il est très bien apparenté. Et puis il est si drôle ! Reprenez-le donc, allez !... »

« Et j'ai dû le reprendre. »

« J'ai une duègne qui a laissé à Bordeaux un jeune ténorino qu'elle adore. Le ténorino, charmé de se débarrasser de sa conquête, lui a fait croire que je n'avais pas voulu l'engager. Depuis qu'elle est arrivée ici, elle pleure. Et, finalement, hier elle a filé... Plus de duègne... Heureusement, on me dit qu'elle est partie par la Cordillière et est encore prise de neige, et cela refroidira, j'espère, la chaleur de cette Messaline. »

« X... »

La surabondance des matières nous oblige à renvoyer à notre prochain numéro la suite de notre intéressant roman en cours de publication, et le commencement des deux autres annoncés depuis longtemps.

### UNE SAISON A AIX-LES-BAINS

(Suite)

Tout à l'heure, nous évoquions des souvenirs littéraires et nous avons cité M<sup>me</sup> Ratazzi. Au temps où elle s'appela M<sup>me</sup> de Solms, ayant été exilée en 1856 par son cousin Napoléon III, à cause de ses relations politiques, elle se retira à Aix, dans un délicieux chalet tapissé de feuillage. Là, elle eut toute une cour d'hommes d'Etat et de lettrés ; Ratazzi, le futur ministre, dont elle devait devenir la femme ; James Pazy qui fut conseiller d'Etat en Suisse, les généraux hongrois Klapka et Turr, le prince de Polignac, les écrivains Eugène Sué, de Pontmartin, Sainte-Beuve Ponsard, Alexandre Dumas père, Tony Révillon.

Dans un théâtre minuscule construit en branchages et recouvert de chaume, M<sup>me</sup> de Solms faisait jouer ses essais dramatiques : *Quand on n'aime plus trop, on n'aime plus assez*. — *Les suites d'un ménage de garçons*. — *M<sup>me</sup> de Staël à Coppet*. — *Corinne*. — *L'Épreuve*. — *Aux pieds d'une femme*, etc. Elle interprétait souvent le rôle de l'héroïne. Quelquefois Alexandre Dumas père improvisait un à propos étincelant de verve et d'esprit.

Quelles charmantes soirées ont passées dans le théâtre rustique de M<sup>me</sup> de Solms ceux qui étaient assez heureux pour y être invités !

Le soin de faire à ses hôtes les honneurs de son théâtre ne suffisait pas à l'activité littéraire de M<sup>me</sup> de Solms ; elle était en correspondance suivie avec Béranger et Lamennais ; elle insérait dans un journal : *Les Matinées d'Aix*, dont elle était la fondatrice, des vers, des romans, des causeries.

Depuis qu'elle est devenue Madame de Rute, et qu'elle habite l'Espagne, elle ne vient plus à Aix, où son arrivée était toujours fêtée, car elle était la providence des pauvres. Le théâtre est démolí, le chalet est, je crois, à vendre. Mais le souvenir de la grande dame, de la femme belle et charitable, de l'écrivain de talent est vivant encore dans la vallée d'Aix.

Je voulais entretenir le lecteur bien plus longuement que je ne le fais de M<sup>me</sup> Ratazzi, et dissertar à petite de vue sur les antiquités lacustres. Pour m'en rendre capable, je comptais fouiller la bibliothèque de la ville, installée ainsi que le Musée, la mairie et la poste, dans l'ancien château du marquis d'Aix. Mais j'ai toujours trouvé porte close. Au secrétariat de la mairie, où de guerre lasse, je me suis adressé un jour pour essayer de me faire ouvrir la mystérieuse porte, on m'a répondu, avec une amabilité de dogue qu'on dérange, que la bibliothèque était fermée pour cause de réparations. Du moins, mes nombreuses visites faites à la bibliothèque m'ont permis d'apprécier la remarquable architecture gothique de l'escalier.

J'en suis honteux pour Aix, mais cette gentille ville n'a donné le jour à aucun grand homme. Pourtant à la rigueur, on peut citer Henri Mirger né dans les environs, au village de La Biolle, où l'on doit prochainement placer son buste au-dessus d'une fontaine.

Pour la plus grande satisfaction du public, Aix possède deux cercles en rivalité : le Cercle, fondé en 1824, et la Villa des Fleurs, de création récente. Concert dans les jardins l'après-midi, représentation, le soir, d'une comédie, d'une opérette, d'un opéra-comique, voire même d'un grand opéra, tel est le programme commun aux deux établissements. Il faut ajouter les fêtes de nuit données, le mardi par le Cercle, le samedi par la Villa. Les jardins sont illuminés, la musique militaire de Chambéry se fait entendre une heure, enfin, après un feu d'artifice digne de Ruggieri, il y a bal dans les salons.

Le Cercle, de plain-pied avec des galeries et une superbe terrasse, est d'une architecture à la fois imposante et gracieuse. Le hall, très vaste, est à signaler. Ses colonnes trapues en marbre rouge, ses vitraux de couleurs, sa coupole décorée de mosaïques vénitienes, lui donnent un aspect byzantin. Il est meublé de divans où il fait bon reposer, un cigare aux lèvres, en regardant sa vue du panorama formé par la riante colline de Tresserve au premier plan, et les sommets dénudés des moutons du Chat fermant l'horizon.

Le soir, au feu des lustres, pendant les entr'actes, on y coudoie de jolies femmes en ravissantes toilettes, et c'est un spectacle... très apprécié.

Cette année, la troupe du Cercle, sous l'habile direction de M. A. Carré, du Vaudeville, a été vraiment remarquable. Tous les emplois, les plus infimes comme les plus importants, étaient fort bien tenus. Le répertoire, heureusement choisi, a été interprété avec un entrain, une sûreté, un brio, qui ont fait les délices du public.

Le Cercle possède une attraction puissante dont il est fier à bon droit ; je veux parler de l'orchestre Colonne qui, deux soirées par semaine, pendant les mois de juillet et d'août, donne des concerts symphoniques très courus.

(A suivre.)

« JEHAN SARRAZIN FILS. »  
Sarrazin fils, c'est tout le midi qui apparaît : Sarrazin, le fils du poète de la Provence, que Lyon dispute à Marseille, et Beaucaire à Tarascon, à moins que ce ne soit Nîmes à Arles. Sarrazin — Jehan pour les dames — vend des olives ; de tout là-bas, des pays bleus, il a rapporté son nom d'abord, puis les jolis fruits verts qui embaument.

Tiens, le voici qui revient ! Messire le félicite de sa bonne marchandise ; alors, à l'endroit où il n'y a qu'un instant il avait posé son tonnelet, Jehan Sarrazin place sa grande serviette de notaire, sa belle serviette en chagrin gaufré, et des flancs larges de l'étui il tire des livraisons, des livres, des brochures ; du même air doux, timide et poli dont il vous offrirait des olives, il vous offre alors ses poésies.

— Voulez-vous ce volume de vers ? ou ce monologue ? Voici une petite pièce rimée, facile à réciter en société ; voici des galoueries et de la gaudiole !

Et il est si gentil, si aimable, signalant même, que messire, après les dix centimes d'olives, achète encore le poème, le monologue et la petite galouerie... Puis Jehan Sarrazin, quittant l'intérieur japonais, s'en va au Chat noir, où, dans cette atmosphère d'art et de moyen âge, il reconnoisse son trafic, raillé par ceux-ci, blâmé par ceux-là, encouragé par les autres, toujours fier de lui, se moquant du « qu'en dira-t-on » gagnant sa vie avec, dans les yeux, des reflets du soleil de là-bas, ou des bleus de ciel de la Provence, comme s'il rêvait.

Un Parisien qui oserait cela, serait

Que les plus doux soupirs des plus tièdes haleines. Dans un hymne d'amour s'éteignent les flammeurs. Et bercé par le bruit que font les mers lointaines. Je m'endormais au chant des plus vagues rumeurs. J'allais l'heureux enfant des vagues solitudes. Assoupi dans les fleurs d'un printemps éternel. Je vivais caressé par leurs sollicitudes. Les reins sur ma nourrice et les yeux dans le ciel.

PROMÉTÉE.  
Quand Jupiter vainqueur, du haut de l'empyrée Me livra sans défense à la fureur abhorrée, On me fit des liens, on me forgea des fers, Pour me clouer vivant à la face des mers ; Et les carcans rivés autour de ma poitrine, Tous les anneaux scellés dans la roche voisine S'allongeaient sur mon corps comme des doigts

Qui seraient en crispant mes membres refroidis. Ces liens qu'a forgés la brutale puissance, Pour celui qui donna la sainte intelligence, Ce rocher qui semblait un monstre énorme et noir L'ait pour m'étendre au cœur, ma force et mon espoir, Tout ce sombre appareil d'un monstre supplice, Ces fers qui déchiraient la céleste justice, Pesaient moins à mon corps que la Stupidité Où te clouait la main de la fatalité.

L'HOMME.  
Martyr audacieux, sublime intelligence ! Ton sang, ton hérosisme et toute ta souffrance Ont mis au cœur de l'homme un douloureux désir, En lui montrant le but qu'il ne pourra saisir. Vois-le dans ses travaux, comme il courbe la tête ; L'idéal qu'il poursuit le trouble et l'inquiète ; Toujours il roulera le rocher d'Ajax, Qui retombe toujours sur son ambition. Et puis, à chaque instant, il sent dans l'invisible. Qu'il heurte au mur d'airain de l'incompréhensible.

PROMÉTÉE.  
Ce sera donc toujours le sort des demi-dieux De rester incompris en descendant des cieux. D'apporter la lumière au sein de la nuit sombre, Et de voir les mortels redemander leur ombre. De donner son génie et de verser son sang Pour faucher un dieu qui veut être impuissant ! Quoi donc, lorsque pareil au buffle qui se couche En regardant grandir l'ombone vague et farouche, Tu passais dans les bois, étonné de la nuit, Du cortège étoilé qui lementait la nuit, Lorsqu'avec tes enfants, comme un troupeau stupide, Tu l'allais endormir dans la forêt perdue, Où tu trouvais ta mort en cherchant le repos Sous les molles clartés des éternels flambeaux. Quoi donc, lorsque sans voix, sans rayons, sans

[Lumière, Tu végétais ainsi, courbé sur la matière, Était-tu donc heureux de passer sous les cieux Sans désir, sans pensée, en relevant les yeux ! Qui, ton esprit tremblant au vent de tes pensées, Comme un flambeau mourant au sein des nuits glaciales ;

Et moi, Prométhée, assis parmi

mis à la porte des établissements les moins scrupuleux et hué par les clients. Sarrazin arrive du Midi, il a la chaude audace de ses compatriotes; il ne doute de rien; il réussit.

Poète et épique, quelle antithèse! De telles curiosités naissent au loin, mais, c'est à Paris seulement qu'elles se produisent. Nous avions déjà les gens qui portaient dans leurs armes « de gueules sur chand d'habits »; nous avons maintenant le poète portant « d'azur sur chand d'olives », — et c'est la grande nouveauté du jour!

MIRLITON. (Evénement).

La mort du dernier des Condés

Quand, il y a quelques jours, le duc d'Anmale fit noblement don de son magnifique domaine de Chantilly à l'Institut, c'est-à-dire à l'Etat, à la France, dont l'unique gouvernement venait de l'envoyer en exil, beaucoup de personnes malintentionnées s'écrièrent en grognant: « Il ne fait que son devoir; c'est une restitution; allez! on n'a pas oublié l'espagnole de Saint-Leu! »

Vous savez, toujours cette allusion à la mort subite et dramatique du duc de Bourbon, qui se pendit, après avoir institué pour ses légataires le roi Louis-Philippe et sa famille. Constatant, des allusions à ce sujet se rencontrent dans la presse avinée, pour qui tous les moyens de polémique sont bons, la fin justifiait les moyens, suivant elle.

Or, voici que, dans le dernier numéro de la Revue des Deux-Mondes, se trouve précisément le récit de cette mort, fait par le feu duc de Broglie, qui était bien à portée pour être exactement renseigné, et dont la grande Revue publie en ce moment les intéressants souvenirs. Ce récit répond triomphalement aux infâmes allégations, dont nous venons de parler:

Le 27 août, quinze jours après le 14 octobre, à dire après l'événement de la chambre de Bourbon, fut émise dans sa propre chambre, dans ce même château de Saint-Leu, où la veille des ordonnances, il avait festoyé le duc d'Orléans, où, le lendemain de notre victoire, il avait reconnu et félicité le roi des Français. Rien ne faisait pressager un tel événement. Le duc de Bourbon s'était couché à son heure ordinaire; aucun bruit n'avait interrompu, dans le château, la tranquillité de la nuit. Le matin, son valet de chambre, trouvant sa porte fermée en dedans, et n'obtenant point de réponse, quelque haut qu'il criât, quelque fort qu'il frappât, se décida à faire enfin enfoncer la porte. Le premier coup d'œil qui s'offrit aux yeux des assistants fut le cadavre de cet infortuné vieillard suspendu par deux cravates de soie liées en double anneau au bouton de l'espagnole d'une croisée de la chambre.

A cette triste nouvelle, immédiatement envoyée au Palais-Royal et annoncée d'abord comme une apoplexie foudroyante, M. Pasquier, M. de Sémonville, assistés du garde des archives de la Chambre des pairs, se rendirent en hâte à Saint-Leu pour dresser l'acte de décès. Le corps, dans la position où il avait été trouvé, accroché plutôt que suspendu, dans les genoux ployés, les pieds presque pendants sur le tapis, leur fut présenté, et le procès-verbal signé par M. le comte de la Villegentière, premier gentilhomme de la chambre du prince, et par le comte de Choulot, capitaine-général de ses chasses. La justice locale et le procureur général vinrent immédiatement pour reconnaître le corps et les lieux. Les premiers médecins et chirurgiens mandés pour procéder ou assister à l'autopsie (Mars, Pasquier, Marjolin), n'hésitèrent pas à déclarer que la mort du prince, due à la strangulation, devait être le résultat d'un suicide. La face était violacée, la langue sortant entre les dents; les parties supérieures n'offraient aucune autre lésion qu'une empreinte légère de la brachée; ses jambes n'offraient de légères ecchymoses attribuées au frottement contre la croisée ou contre la chaise sur laquelle le prince avait dû monter et qui se trouvait renversée à peu de distance de ses pieds. L'examen des organes renfermés dans les cavités abdominales et thoraciques ne présentait rien d'extraordinaire; mais en observant attentivement le cerveau, on reconnut un ramollissement de la pulpe cérébrale, qui semblait menacer d'une altération mentale.

Entre dans ces détails, textuellement extraits des documents officiels, afin d'être bien montrés jusqu'au bout, dans ses excès, l'entraînement de l'esprit de parti. Croirait-on qu'il s'est rencontré, en très grand nombre, au premier moment, et qu'il se rencontre même encore aujourd'hui, bien qu'en très petit nombre, des légiti-

mistes honnêtes, sensés, plus qu'élus à douter de la sincérité des témoins, dés gens de l'art et de la justice, qui considèrent la mort du duc de Bourbon comme un suicide, le tout afin d'imputer gratuitement et de gâter de cœur un assassinat au roi Louis-Philippe, le plus proche parent de cet infortuné, son ami, le seul de la famille qui se fit, en présence de la reconnaissance et de sa déclaration sur ce sujet? Certes, s'il y avait eu un assassinat, c'est à la vie du duc de Bourbon qu'il eût été précieuse, pour que la mort du duc de Bourbon fût un coup sensible dans la crise où nous nous trouvions, c'était notre roi d'hier. Combien n'aurait-il pas été possible, si l'ombre même du doute eût été possible, de retourner l'accusation et d'imputer l'assassinat prétendu à la vengeance de quelques légitimistes furieux et au désespoir? Mais que répondre dans l'une ou l'autre hypothèse à ce papier écrit de la propre main du duc et trouvé dans sa propre chambre, parmi d'autres papiers qu'il y avait jetés pétri-méla, la veille de sa mort: c'était une proclamation adressée aux habitants de Saint-Leu et conçue en ces termes: « Saint-Leu et ses indépendances appartiennent à votre roi, Louis-Philippe; ne pillez ni ne brûlez le château, ni le village; ne faites de mal à personne, ni à mes amis, ni à mes gens. On vous a égarés sur mon compte. Je n'ai qu'à mourir en souhaitant bonjour et prospérité au peuple français et à ma patrie. »

P.-J. HENRI DE BOURBON, prince de Condé.

P.-S. Je demande à être enterré à Vincennes, près de mon malheureux fils. A coup sûr, un tel écrit ne dénote que trop à quelle agitation était en proie l'esprit du pauvre prince, affaibli par l'âge et la maladie, troublé par un scrupule qui tenait presque du remords; mais, malgré la rigueur des lois religieuses contre le suicide, les funérailles du duc de Bourbon eurent lieu comme en toute autre circonstance. Le cœur fut déposé dans la chapelle de Chantilly. Le corps embaumé et exposé pendant plusieurs jours, fut reçu à l'église de Saint-Leu et transporté à Saint-Denis, avec un cortège militaire où figuraient les voitures de la cour; on y verra les quatre premiers fils du roi. Le cercueil fut reçu à la porte de l'abbaye par le clergé épiscopal, la basilique fut tendue de noir comme dans les solennités royales; après l'office célébré avec le même cérémoniel, mais sans oraison funèbre, le corps fut descendu dans le caveau royal, à côté du dernier prince de Condé!

Le lendemain, M. Derains, si malheureux la veille dans Faust, a été parfait dans Rigoleto. On a fait biffer le célèbre quatuor du dernier acte. Comme lever de rideau, on nous avait exhumé Le Tozador, un opéra-bouffe en deux actes qui date... qui date d'Adam! Jugez si c'est vieux! Le succès a été assez vil, grâce à l'interprétation habile de MM. Isouard et Bethomme, et de M. Pausson, un jeune artiste que le directeur nous fera entendre quelquefois; elle se sert avec talent d'un mince filet de voix assez joli.

MARIO.

Il y avait salle comble vendredi pour la première de la Juive. On craignait un désastre. Heureusement, tout s'est bien passé. M. Massart, très ému, s'est tiré avec honneur du rôle éternel d'Elazar. On l'a rappelé après le quatrième acte qu'il a superbement chanté. M. Baux, bien en voix, a été superbe. Voilà une véritable artiste! Elle est à présent dans toute la plénitude de son grand talent. M. Louvrette a été bon dans le rôle du cardinal qu'on dirait écrit spécialement pour faire valoir sa voix profonde.

M. Hamann (la princesse Eudoxie), a été correcte, comme d'habitude. Quant au ténor léger, M. Isouard, il a été suffisant, mais il faut reconnaître que le rôle de Léopold est écrit bien haut.

Les coréistes, les chanteurs, le ballet et surtout l'orchestre, méritent des éloges. Enfin, voilà donc une bonne représentation!

MARIO.

M. Noblet. — La Doctoresse. — Le Voyage de M. Perichon. — Le Huis-clos. — La Cravate Blanche, etc. Evénement théâtral de la semaine sur notre première scène comique, — ou est la seconde, en ce moment? a été la représentation de La Doctoresse, vaudeville en trois actes de MM. Paul Perrier et Bucage.

L'intrigue de La Doctoresse n'est pas absolument nouvelle; elle a déjà été exploitée maintes fois au théâtre: dans le Procès Veauradieux, dans Ma Camarade dans le Mari de la campagne; et l'agit toujours d'un mari qui délaisse le foyer conjugal, qui lui a été rendu insupportable soit par la présence d'une belle-mère grincheuse, soit par la dévotion outrée de sa femme, ou toute autre cause.

Voici en quelques mots en quoi consiste La Doctoresse. M. Alfred Frontignan est, pour son malheur, lié à M. Angele Frontignan par le lien indissoluble du mariage, — on dépit du divorce. J'ai dit: pour son malheur, bien qu'il aime à la folie son épouse; mais, voilà où est le malheur, c'est qu'elle n'a pas le temps d'aimer son mari, occupée comme elle est à recevoir et à visiter sa nombreuse clientèle; car Madame est une médecinne, — sans cela ce serait une vraie médecine pour son mari avec le gendarme d'une doctoresse et c'est l'époux qui doit s'occuper du ménage, cuisine, marché, et le reste; Madame est penchée sur son Code.

Si au moins Frontignan avait la clef de la cuisine, mais non et elle, et pour comble de déveine, elle veille sur les fonds confiés à sa garde avec un soin et une inflexibilité de Cerbere farouche. Alfred se trouve avoir besoin de quelques louis, quinze, je crois, qu'il lui demande timidement, oh! bien timidement, il est si doux; refus sévère: « Ah çà mais! mais! et madame! » s'écrie-t-il dans un mouvement passager de révolte.

Angèle occupée nuit et jour auprès de ses clients, ne peut naturellement pas consacrer une minute à celui que la loi — dira-t-on — l'aveugle, et d'infortuné, en les vivant à la même chaîne. Du reste, la doctoresse a la-dessus un mot bien typique: « Mais, vous êtes ma femme et cependant, si lui dit son mari, exaspéré de ce qu'elle lui refuse un tête à tête — « Je ne suis pas une femme » répond-elle. Tout est là.

Ce ménage à rebours, comiquement présenté, remplit le premier acte. Les infidélités, les frasques de Frontignan, que sa femme surprend en flagrant délit, occupent le second.

Frontignan, las de sa femme qui lui fait visage de bois, et lui refuse les satisfactions et les plaisirs qu'il espérait trouver

ble, M. Jourdain. Il a également donné satisfaction au public qui réclamait un quatrième début pour la basse chantante M. Desmets; le second début de cet artiste, dans le rôle de Sparafucile (Rigoleto), ayant été jugé insuffisant.

La représentation a continué mauvaise, mais moins tumultueuse. La musique militaire a fait d'affreux concocs, les chœurs ont détonné abominablement. Valentin (Bérard), en mourant, a compromis le succès de son troisième début par des effets scéniques de mauvais goût; cependant, malgré quelques protestations, il a été reçu.

M. Desmets, dans le rôle de Ménéphothés, a été détestable. Il a lourdement chanté la sérénade; mieux eût valu la supprimer.

Le rôle de Marguerite n'est pas très favorable à M. Hamann.

Le ballet a été dansé avec une correction qui a surpris fort agréablement. Un rayon de soleil après la tempête!

Le lendemain, M. Derains, si malheureux la veille dans Faust, a été parfait dans Rigoleto. On a fait biffer le célèbre quatuor du dernier acte.

Comme lever de rideau, on nous avait exhumé Le Tozador, un opéra-bouffe en deux actes qui date... qui date d'Adam! Jugez si c'est vieux! Le succès a été assez vil, grâce à l'interprétation habile de MM. Isouard et Bethomme, et de M. Pausson, un jeune artiste que le directeur nous fera entendre quelquefois; elle se sert avec talent d'un mince filet de voix assez joli.

Il y avait salle comble vendredi pour la première de la Juive. On craignait un désastre. Heureusement, tout s'est bien passé. M. Massart, très ému, s'est tiré avec honneur du rôle éternel d'Elazar. On l'a rappelé après le quatrième acte qu'il a superbement chanté. M. Baux, bien en voix, a été superbe. Voilà une véritable artiste! Elle est à présent dans toute la plénitude de son grand talent. M. Louvrette a été bon dans le rôle du cardinal qu'on dirait écrit spécialement pour faire valoir sa voix profonde.

M. Hamann (la princesse Eudoxie), a été correcte, comme d'habitude. Quant au ténor léger, M. Isouard, il a été suffisant, mais il faut reconnaître que le rôle de Léopold est écrit bien haut.

Les coréistes, les chanteurs, le ballet et surtout l'orchestre, méritent des éloges. Enfin, voilà donc une bonne représentation!

MARIO.

M. Noblet. — La Doctoresse. — Le Voyage de M. Perichon. — Le Huis-clos. — La Cravate Blanche, etc. Evénement théâtral de la semaine sur notre première scène comique, — ou est la seconde, en ce moment? a été la représentation de La Doctoresse, vaudeville en trois actes de MM. Paul Perrier et Bucage.

L'intrigue de La Doctoresse n'est pas absolument nouvelle; elle a déjà été exploitée maintes fois au théâtre: dans le Procès Veauradieux, dans Ma Camarade dans le Mari de la campagne; et l'agit toujours d'un mari qui délaisse le foyer conjugal, qui lui a été rendu insupportable soit par la présence d'une belle-mère grincheuse, soit par la dévotion outrée de sa femme, ou toute autre cause.

Voici en quelques mots en quoi consiste La Doctoresse. M. Alfred Frontignan est, pour son malheur, lié à M. Angele Frontignan par le lien indissoluble du mariage, — on dépit du divorce. J'ai dit: pour son malheur, bien qu'il aime à la folie son épouse; mais, voilà où est le malheur, c'est qu'elle n'a pas le temps d'aimer son mari, occupée comme elle est à recevoir et à visiter sa nombreuse clientèle; car Madame est une médecinne, — sans cela ce serait une vraie médecine pour son mari avec le gendarme d'une doctoresse et c'est l'époux qui doit s'occuper du ménage, cuisine, marché, et le reste; Madame est penchée sur son Code.

Si au moins Frontignan avait la clef de la cuisine, mais non et elle, et pour comble de déveine, elle veille sur les fonds confiés à sa garde avec un soin et une inflexibilité de Cerbere farouche. Alfred se trouve avoir besoin de quelques louis, quinze, je crois, qu'il lui demande timidement, oh! bien timidement, il est si doux; refus sévère: « Ah çà mais! mais! et madame! » s'écrie-t-il dans un mouvement passager de révolte.

Angèle occupée nuit et jour auprès de ses clients, ne peut naturellement pas consacrer une minute à celui que la loi — dira-t-on — l'aveugle, et d'infortuné, en les vivant à la même chaîne. Du reste, la doctoresse a la-dessus un mot bien typique: « Mais, vous êtes ma femme et cependant, si lui dit son mari, exaspéré de ce qu'elle lui refuse un tête à tête — « Je ne suis pas une femme » répond-elle. Tout est là.

Ce ménage à rebours, comiquement présenté, remplit le premier acte. Les infidélités, les frasques de Frontignan, que sa femme surprend en flagrant délit, occupent le second.

Frontignan, las de sa femme qui lui fait visage de bois, et lui refuse les satisfactions et les plaisirs qu'il espérait trouver

ter dans son apathie, un ennui qui le rongerait.

Un matin, il reçut deux lettres de Paris. La première qu'il décacheta venait de M. Balard, elle était ainsi conçue: « Monsieur, « Deux mots seulement: Votre femme vous trompe, et dans l'intérêt de votre réputation, je crois devoir vous conseiller de vous en débarrasser. « BALARD. »

Jacques devint livide, une sueur froide lui perla sur le front. Il ouvrit la seconde dont l'écriture en pattes de mouche lui était bien connue. Fausta lui écrivait: « Mon petit Jacques, « Vous m'avez dit que vous étiez allé à la campagne et que vous l'avez quittée pour venir à Paris. Vous savez combien je désirerais vous avoir près de moi, mais, croyez-moi, une semblable démarche éveillerait la susceptibilité de vos parents et vous ferait du tort dans leur estime. Patientons tous les deux. Je suis bien plus malheureuse que vous; je Balard me font mille misères que je vous conterai. D'ailleurs, je puis bien vous le dire, ils ont voulu me livrer à un de leurs amis qui est venu hier dîner chez eux. J'ai résisté et ils cherchent ici à ternir mon

honnêteté: ce sont de bien vilaines gens. « Patience, mon petit Jacques, et recevez mes caresses. « FAUSTA. »

C'est bien, pensa Jacques, devenu blême, elle cherche à me retarder à la campagne, pour satisfaire un amour, pour me tromper; sa lettre ne le prouve que trop évidemment. Mais je ne lui en laisserai pas le temps, ce soir-même je partirai. Et ce Balard, qui vient s'immiscer ainsi dans mes affaires! N'apprend-on pas assez tôt son malheur, sans que de prétendus amis viennent vous larder le cœur sous prétexte de dévouement? Fausta doit avoir eu bien à souffrir de la lâcheté de cet homme, car elle ne sait pas mentir, la pauvre! et j'avais tort de l'accuser.

Et continuellement les deux lettres harcelaient son esprit, cruelles comme un dilemme. A table, son père s'aperçut de sa contrariété et après bien des efforts, il se décida à soulever cette question de femmes qu'il lui déplaissait de mettre au jour. Il finit par s'emporter devant le calme froid de son fils, qui niait avoir eu aucune relation de ce genre à Paris.

« Ces femmes-là n'ont pas de cœur, termina le père en forme de conclusion: plus tard celle-ci te fera manquer une position, un mariage brillant, et tu garderas une Fausta attachée à

cher M. Chretien de chanter sept ou huit chansons, et pensaient, en sifflant la plus gracieuse chanteuse de la Scala, intimider le régisseur et forcer un artiste exténué à venir chanter quand même.

Colombe et sa demoiselle sont très forts, M. Colombe surtout et l'on ne peut voir ses exercices sans rouler pour lui une chute dangereuse; on frissonne, on tremble pour lui.

Les mignonnes danseuses de la Scala, je veux dire les trois sœurs Edith ont eu aussi un grand succès.

M. Zinzer a déridé toute l'assistance en chantant ses couplets militaires, son succès serait énorme s'il était un peu plus vif.

C'est toujours le même succès pour Pataton quelle que soit sa chanson, car il a un répertoire des mieux choisis; il en est de même pour M. Huart et pour Fredy.

M. André Leroy a disparu comme un éclair sans faire annoncer ses adieux, nous le regrettons sincèrement car elle était la seule à la Scala qui chantât la romance sentimentale.

L'orchestre hongrois n'a pas trompé nos espérances, ce sont bien des musiciens achevés et le plus simple pour les connaître c'est d'aller voir; il gèle qu'on ferait n'arriverait pas à donner une faible idée de leur talent.

Il faut les voir pour le croire, Allez donc les voir, Ils épatent les bourgeois.

Les charmants musiciens hongrois — Cette semaine aura lieu la première de Lyon en 80 minutes; l'auteur de cette Revue est notre confrère M. Lemonnier, collaborateur du Figaro, du Gaulois et de L'Estafette.

Charles-ALBERTIC.

CASINO

M. Sydonie Romain obtient tous les soirs un grand et légitime succès, dû autant à son habileté qu'aux charmes qui s'exhalent de sa personne. Quand elle traverse la salle, un murmure d'admiration la suit comme une traînée de lumière et lui fait une façon d'aurole qui a bien son petit mérite. Elle a sur-tout des pieds! oh! mince alors! On peut avec raison lui dire: « Te belle et tu sens bon », car elle laisse derrière elle un souvenir de parfums anbrés qui vous chatouille délicieusement.

Ah! j'ai eu du bonheur vendredi dernier. La prestidigitatrice avait emprunté quelques billets de banque à de complaisantes personnes, et comme toujours, quand elle les voulait rendre à leurs propriétaires, il lui en manquait plusieurs.

Le truc est connu, mais il ne rate jamais son petit bonhomme d'effet, et déjà les premiers malheureux et dupes commencent à verser de longues larmes de veau sur leurs pauvres billets perdus, et je suivais paisiblement de yeux sa main gauche, qui froissait, sans les cacher le moins du monde, quelques morceaux de papier, marbrés de vert. « Tiens! mais c'est ce jeune homme qui les a s'écriait-elle, et de ma poche, elle extirpe les billets quelle tenait dans sa main gauche, aux grands applaudissements de la salle, qui n'y avait vu que du feu, tellement le truc était simple, apparent et grossier. Et tous me regardaient, les uns d'un œil d'envie, les autres en disant: « A-t-il l'air assez ahuri! Il est tout épaté! » Et moi, je gardai tout simplement une sensation délicieuse.

Les Alexander n'ont pas non plus à se plaindre; ils recueillent en assez grand nombre les applaudissements; leur troupe, comme celle des Alfred (Scala) est composée de six personnes; anglais pur sang; clowns genre anglais; dislocations. A voir. Une amusante opérette, les Gardes du Roi de Siam, termine la représentation. Somme toute, excellent café-concert.

SEVERIN.

CIRQUE CONTINENTAL

Nouveautés de la semaine: les exercices de la troupe Gauqui, exercices surprenants par la force et l'adresse déployées, et aussi par la variété et l'imprévu.

Les tours exécutés sur des trappes volantes, par les frères Merckils sont non moins appréciés.

On revient avec plaisir l'équilibriste américain Wilson, les frères Palli, les frères Frédéric, la danseuse de corde, Miss Ada Blanche, les écuyères Miss Jeanne, M. Fernand et Miss Juliette; les clowns Sileain et Lita, le jongleur Robert-Robert.

Le Cirque Continental est habilement dirigé.

MARIO.

QUESTIONNAIRE

VIII. — Sens attaché aux couleurs.

— Lyon, le 30 octobre, 1886.

M. le Rédacteur en Chef. Si la question suivante vous semble mériter une réponse, je vous serais obligé de l'insérer dans votre questionnaire: « Doit venir le sens qu'on attache aux couleurs? — Pourquoi le noir et le violet sont-ils signes de deuil plutôt que le blanc et le rose? »

Y a-t-il donc vraiment une perception triste attachée à la sensation des deux premières couleurs?

ton ombre, comme le boulet au pied du forçat. Tu commences déjà à nous mentir, à nous! Tu oses dire que tu vivais seul, mais tiens! lis plutôt les monceaux de renseignements que me donnait chaque jour l'être abject dont tu t'étais fait un ami à l'exclusion de tes camarades bien élevés que tu aurais dû ne jamais quitter. » Et il lui tendit une liasse de papiers portant au bas le nom de Balard, employé aux écritures.

Jacques resta stupéfait. Il ne pouvait se faire à l'idée que Paris, la cité libre par excellence, contiendrait ses flancs des gens assez bas pour surveiller la conduite des autres, dans le seul but de s'acquiescer une estime dans l'esprit des provinciaux.

Le soir, au dîner, le père et la mère de Jacques furent seuls dans la vaste salle à manger du château de la Barre.

Jacques était parti dans la soirée, furtivement, et, en toute hâte, il s'était élancé, abattu, dans le premier train pour Paris. Tout le long du trajet il avait réfléchi, regardant, à la portière, les arbres et les menles de paille qui fuyaient loin, là-bas, derrière lui. A chaque station un arrêt brusque du train, le tirait de sa somnolente rêverie: c'était pour répondre par des monosyllabes à un voyageur indiscret, qui, banalement, sans motifs, lui demandait où il allait, d'où il venait.

Léon G. DE MBASON. (A suivre).

PENSÉES

J'ai constamment remarqué que les plus prodigieux de leur sang pour des querelles personnelles, en sont les plus avares pour la cause de l'Etat.

TUBERNE.

Lorsque mon ami dit, c'est à lui à m'apprendre la suite de sa vie; lorsqu'il pleure, c'est à moi à découvrir la cause de son chagrin.

DESMAZES.

Il est très difficile de dire des choses neuves en morale et peut-être très dangereux d'en dire de vieilles en politique.

VOITRAIRE.

L'esprit n'est jamais vieux, tant que le cœur est jeune.

P. LACROIX.

L'homme est une intelligence contrariée par des organes.

PASTORAT.

La moitié des humains rit au dépens de l'autre.

DASTOURIAS.

Il est des gens qui cumulent l'admiration et le mépris, l'admiration pour le talent et le mépris pour leur personne.

GASTAVE PLANCHER.

Les gens qui nous assurent n'être d'aucun parti, à coup sûr ne sont pas du nôtre.

J. PETIT-SENS.

Fez le mieux que tu peux, molt est ce la vie.

Lambert LICOIS (Lecourt).

Une femme riche qui épouse un avare est toujours veuve.

JUVENAL.

Etre au-dessus de sa fortune, c'est être banqueroute au sort.

L. BELMONTET.

GRAND-THÉÂTRE

La représentation de Faust a été absolument mauvaise, et, conséquence inévitable, très orageuse. Après le deuxième acte, M. Morisy, le régisseur toujours correct et calme, est venu à diverses reprises parler avec un public exaspéré. Il a annoncé la résiliation du ténor M. Derains, et le début prochain d'un fort ténor en dou-

ble, M. Jourdain. Il a également donné satisfaction au public qui réclamait un quatrième début pour la basse chantante M. Desmets; le second début de cet artiste, dans le rôle de Sparafucile (Rigoleto), ayant été jugé insuffisant.

La représentation a continué mauvaise, mais moins tumultueuse. La musique militaire a fait d'affreux concocs, les chœurs ont détonné abominablement. Valentin (Bérard), en mourant, a compromis le succès de son troisième début par des effets scéniques de mauvais goût; cependant, malgré quelques protestations, il a été reçu.

FAUSTA

NOUVELLE

Bientôt ils ne virent plus aucun de leurs anciens amis. Ils ne voulaient guère qu'avec un ménage dont le mari était employé aux écritures dans une maison de blanc et dont la femme avait sous l'œil une envie de vin couleur lilas qui lui donnait l'air bon enfant. Jacques avait lu Sapho et il comparait son collage à celui de Jean: il avait, lui aussi, trouvé un Héttima qui excurrait l'irrégularité de sa situation.

D'ailleurs ils étaient sérieux et dans la maison on les croyait mariés et les petits débiteurs du voisinage n'appelaient pas Fausta autrement que M<sup>me</sup> de la Barre. Jacques songeait bien qu'un jour, quand il voudrait se créer une position, il trouverait en cette femme une pierre d'achoppement. Mais il était heureux et elle songeait si peu à le cramponner, témoin ce qu'elle lui avait dit un jour: « Je t'aime trop pour jamais vouloir que tu m'épouses. »

Seul le mariage à côté avait que les deux jeunes gens étaient deux amants; mais la tranquillité de M. et Mme Balard n'en souffrait pas: ils vivaient maritalement aussi.

Un soir que les Balard avaient offert le thé, Fausta au piano s'interrompait de temps en temps et écoutait distraite-ment les conversations et les conseils de ménage que lui donnait M<sup>me</sup> Balard. Jacques avait reçu la confiance que M. Balard, n'ignorait pas comme lui, connaissait sa famille, ils ne tarirent plus sur les détails de la région et ils faillirent passer la nuit à visiter le parc de M. Pabozz, le château gigantesque de M. Braccanti, l'étude de M. Lécrinité et à parler de la vie d'intérieur du père et de la mère de Jacques, si bien qu'ils furent intimes à la fin de la soirée.

Quand on se quitta, un gamin montait qui remit en paquet pour M<sup>me</sup> de la Barre. Curieusement, on l'ouvrit chez les Balard: d'une layette blanche pour enfant tomba une carte portant quelques noms inconnus et au dos l'adresse d'une sage-femme. Il y avait neuf mois que Jacques vivait avec Fausta et était lâché ses amis. C'était la leur seule vengeance. Fausta se disposait à rire, mais Jacques, si rieur autrefois, change maintenant par la vie à deux, trouva cette plaisanterie de mauvais goût. Le collage avait sur son esprit

Facultés catholiques de Lyon

On nous prie de rappeler : — Que le cours de littérature étrangère de M. le chanoine J. Condamine, reprendra le lundi 8 novembre, à 4 heures. — 2° Que le cours d'histoire romaine, de M. Léotard, doyen de la Faculté des lettres, commencera le samedi 13 novembre, à 2 heures. — 3° Enfin, que les conférences préhistoriques de quinzaine, de M. l'abbé Duchrost, et le cours d'apologétique chrétienne de M. Nadolle, recommenceront le mardi 16 novembre, les premières à 2 heures et le second à 3 heures. — Tous ces cours auront lieu désormais aux jours et heures indiqués ci-dessus. Les personnes qui désiraient y assister n'ont qu'à venir se faire inscrire au secrétariat général des Facultés, rue du Plat, 25, où il leur sera délivré une carte d'auditeur libre.

Une prochaine Exposition.

Une Exposition de tout ce qui a trait à la santé s'ouvrira à Lyon, le 15 décembre 1886, pour se clore le 7 février 1887, sauf prolongation. Cette entreprise a pour but de mettre en lumière les règles à suivre pour la conservation de la santé dans les différents âges, les différentes constitutions, les différentes conditions de la vie, les différentes professions et surtout dans l'enfance. Seront admis : les vêtements imperméables, les chaussures hygiéniques, en un mot tout ce qui a rapport à l'hygiène et à la salubrité.

Une classe sera spécialement affectée à l'alimentation des solides et des liquides, à la nourriture des enfants du premier âge et à l'économie domestique. Tous les ouvrages traitant de ce qui concerne l'Exposition seront reçus et exposés sans frais.

Une salle spéciale de dégustation sera installée dans les dépendances de l'Exposition, ainsi qu'un restaurant pour les besoins des exposants, de leurs représentants et du public. Les exposants auront le droit de vendre leurs produits sans frais supplémentaires mais à condition de les remplacer au fur et à mesure.

Cours de traductions théâtrales.

Cours d'harmonie. — M. Alexandre Luigini, chef d'orchestre au Grand-Théâtre et professeur d'harmonie au Conservatoire, recommencera son cours de Traductions théâtrales, à l'usage des chanteurs et chanteuses, artistes ou amateurs, le 6 novembre prochain. Ce cours aura lieu comme les années précédentes, tous les samedis de quatre à six heures.

Le cours d'Harmonie, à l'usage des dames et des demoiselles, recommencera, le 9 novembre prochain et aura lieu tous les mardis, de cinq à six heures (15 fr. par mois). On peut se faire inscrire dès à présent, tous les jours de six à sept heures du soir, chez M. Luigini, rue de la République, 15.

Mariages

On signait dans les « Avis mondains » du Figaro l'annonce de mariage suivante : « M. Alexandre Luigini, artiste musicien, et M<sup>me</sup> Caroline-Blanche-Jeanne Sivori. »

Nous apprenons aussi le prochain mariage d'un des principaux rédacteurs de l'Express, M. Palmari, avocat du barreau de Lyon, avec M<sup>me</sup> Georges Peillon. Nous leur adressons à tous nos plus sincères compliments — de condoléance, dirait un oïsbataire et durci.

Société de Géographie.

La reprise des séances, pour la saison d'hiver 1886-87, aura lieu jeudi 7 novembre, à 8 heures du soir, rue de l'Hôpital, 6. Ordre du jour : Projet de jonction des voies ferrées et des voies fluviales soumis au Congrès de Nantes par la Société de géographie de Lyon; vœu émis par le Congrès. Compte rendu du Congrès de Nantes et de son exposition géographique.

Association des Lyonnais.

On connaît l'Association des Lyonnais fondée à Paris en 1878, par M. Joanny Gandon, et qui a pour but de venir en aide aux jeunes Lyonnais, au début à Paris, dans la

carrière si difficile des lettres et des arts, et de secourir ceux qui ont été vaincus dans le combat de la vie.

Pour se connaître, pour entrer en relations entre eux, des banquets ont été fondés où tous les Lyonnais habitant Paris, aussi bien que ceux qui s'y trouvent de passage, reçoivent un bon accueil.

Il n'est pas besoin de faire partie de l'Association pour assister au banquet, il suffit d'être Lyonnais.

Le dix-neuvième banquet aura lieu samedi 13 novembre, à six heures, au café Riche, où l'on pourra jusqu'à cette date verser sa cotisation, fixée à dix francs.

Ce banquet sera présidé par M. Emile Guinet, qui a été nommé président de l'Association dans la dernière réunion générale.

Le Cheval blanc.

Plusieurs journaux ont annoncé que le groupe qui servait d'enseigne à la maison du Cheval blanc, dans la rue Grenette, avait été acheté par la ville pour être transféré au Musée du Palais Saint-Pierre. Il n'en est rien. Le groupe appartient à l'ancien propriétaire de l'immeuble qui n'a pas voulu s'en dessaisir et qui le transportera dans une maison de campagne aux environs de Lyon, à Genay. C'est ce qui avait été dit jadis.

Académie des inscriptions et belles-lettres.

Dans une des dernières séances de l'Académie, M. Maspero, le savant directeur du musée de Boulogne, a présenté de la part de M. Lorel, professeur d'égyptologie à la Faculté des lettres de Lyon, plusieurs travaux qui n'étaient autres que les conférences faites par le jeune égyptologue pendant le dernier semestre scolaire, devant un nombreux auditoire, composé, en grande partie, des notabilités artistiques et littéraires de notre ville, et qui avaient été fort goûtées. L'un de ces travaux est intitulé : La tombe d'un ancien Égyptien. Le sujet conduit l'auteur à exposer non seulement ce qu'étaient les usages funéraires des Égyptiens, mais aussi ce qu'ils pensaient de l'âme humaine et de ses destinées dans l'autre monde.

Dans un autre travail, M. Lorel étudie la musique chez les Égyptiens anciens et modernes, puis la botanique et l'art des parfums tels que l'entendait l'Égypte des Pharaons. M. Maspero présente à cette occasion à l'Académie deux spécimens de parfums, le Kypki et le Tosi, préparés d'après les recettes retrouvées par M. Lorel.

Pour paraître prochainement dans La Discussion :

- Les idées des anciens sur la vie future.
Les affiches de théâtre.
La pornographie dans l'iconographie religieuse.
Les Comédiens et l'Église.
La physiologie du journaliste.
La physiologie de l'étudiant.
La physiologie de la demi-mondaine.
Le duel.
La peine de mort.
Opinion de Napoléon Ier sur la femme.
Théories littéraires et artistiques d'Alfred de Musset.

AMOUR GRAMMAIRE ET BLANCHISSAGE

Dans l'Enfant du Jésuite, par Ch. Laumier, (Paris, 1882, 2 vol. in-12), le collègue Ignace Nifard, le héros du roman, adresse la lettre suivante à une jeune blanchisseuse :

« Belle Suzette, dans des temps composés d'innocence et de repos, je vivais heureux sans penser au futur que le présent est différent du passé! OÙ sont les temps

primitifs pour toujours évanouis et que je n'ose pas même regretter? Depuis que je vous ai vue, je décline tous les jours et je perds le verbe! Un sentiment impératif me subjugue, et à vos pieds, objet plus-que-parfait, que ne puis-je apprendre que votre âme y participe!

« Ah! belle Suzette, si une heureuse conjonction pouvait nous rapprocher, mon bonheur, qui n'est que conditionnel, ne serait point imparfait; mon nom n'aurait pas besoin d'adjectif pour être celui du plus heureux écolier des Jésuites.

« Mais peut-être ne connaissez-vous pas les modes qu'on nous enseigne au collège, et vous ne comprendrez pas les parties du discours que je vous adresse ici. Je vais vous parler au vocatif et dans une langue qui vous est plus familière.

« O belle Suzette! mon cœur est consumé d'un feu plus ardent que celui qui brûle sous votre chaudière à lessive; il est plus froissé que le linge que vous frappez avec votre battoir, et si vous le tordez entre vos mains, vous en feriez sortir plus de larmes qu'il ne sort d'eau de votre cuvier. Que voulez-vous de plus?

« Un mot de réponse s'il vous plaît. »

Tous les sujets seront traités tour à tour dans La Discussion et les matières les plus diverses trouveront place dans ses colonnes : Religion. Politique. Littérature. Critique. Bibliographie. Histoire. Biographie. Théâtre. Poésie. Philosophie. Économie politique. Archéologie. Philologie. Arts. Musique. Sciences. Médecine. Hygiène. Voyages. Explorations. Promenades. Inventions. Découvertes. Usages. Coutumes. Modes. Menus. Recettes culinaires. Procédés utiles. Conseils. Éphémérides. Problèmes et jeux d'esprit. Récréations, etc., etc.

Romans. Nouvelles. Fantaisies. Etudes.

Revue de la presse française et étrangère. Pages oubliées. Vieux articles. Vieux papiers. Comptes rendus très complets et très détaillés des théâtres, cirques, concerts et cafés-concerts. Chambres. Conseil général. Conseil municipal. Sociétés savantes. Académies. Fêtes. Solennités, etc., etc.

RECETTES CULINAIRES

Filet de bœuf à la Provençale

Ayez un bon filet de bœuf que vous larderez, marinez-le 24 heures avec sel, poivre, thym, laurier, carottes émincées et oignons, ajoutez quelques branches de persil, arrosez votre filet avec un verre de vin blanc sec, cognac et madère, tournez deux ou trois fois dans sa marinade votre filet. Faites rôtir à la broche ou au four, arrosez avec votre marinade que vous aurez eu soin de passer.

Retirez le noyau de 200 gr. d'olives de cuisine que vous laverez et y introduisant au moyen d'un petit cornolet de papier de la farine à quelques légères.

Jetter vos olives dans un bon jus lié, garnissez tout autour votre filet qui devra être coté à point, c'est-à-dire un peu rose.

N. B. — Pour vider des olives, il suffit de les traverser de part en part au moyen d'un tube en fer blanc nommé moule colonne.

J. MOUSSY, cuisinier chef.

EPHÉMÉRIDES

Au commencement de novembre 1570, plusieurs provinces des Pays-Bas, celles de Groningue, de la Frise et de la Frise orientale furent envahies par une épouvantable inondation qui fit périr plus de vingt mille personnes.

Gaspard de Roble, seigneur de Billy, qui était gouverneur, comprenant qu'il fallait absolument réparer et relever au plus vite les digues voulut imposer les nobles pour les obliger à contribuer à ces travaux. Ceux-ci invoquèrent leurs privilèges; mais Gaspard de Roble leur répondit, qu'ils n'avaient qu'à porter leurs parchemins et leurs titres de noblesse vers les digues renversées, et que s'ils repoussaient à eux seuls la mer, il était prêt à les exempter de l'impôt.

Bulletin Bibliographique

La Revue Moderne.

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE Parait le 20 de chaque mois en livraison de 80 pages.

SOMMAIRE DU N° 34 (20 Octobre).

Les Sociétés de visiteurs de l'Exposition universelle de Paris, en 1889, M.-A. Gromier. — Un empire qui croule, (Le Maroc contemporain), Alcide Bétrine. — Un patriote italien, Albert Savine. — A propos de quelques jeunes (Notes), Camille Bloch. — Profils et croquis, Léon Rouanet. — Question nationale. — Canal de jonction du Rhône à Marseille par Bouc, 1878-1886, Louis Combet. — A Judith Cladel (Poésies), Frédéric Bataille. — Eau forte à la Callot (Poésies), J. Baulay. — Critique contemporaine. — Le Réalisme de M. E. Pouillon, Dauphin Meunier. — Les deux Amours, Irénée Avias. — Le Cœur de Balbine, Catulle Mendès. — Coups de Cloche, Robert Bernier. — Le Mois, Divers. — La Mode, Jeanne Dorty.

ADMINISTRATION et RÉDACTION

PARIS, 35, rue du Département. LYON, 24, rue de Marseille.

ABONNEMENTS

France, six mois, 6 fr. Un an, 12 fr. Étranger, six mois, 7 fr. Un an, 13 fr.

CORRESPONDANCE

Jean Bahl (Villefranche). — Parceur! ta lettre à moitié illisible; envoie quelque chose pour ce semaine.

L. G. de M. (Bourges). — Sommes contents de votre nouvelle, bien qu'elle nous attire force savons de la part des gens bégueules; nous leur répondrons un de ces jours, allez!

Evariol fils (St-Césaire-les-Nîmes). — Acceptons vos offres; allez recevoir lettre, indiquant nos conditions.

Ch. Pio. — Attendons le récit d'excursion dans le Forez.

F. Bruyère. — Adresse que vous demandez est croyons-nous, par la section lyonnaise, 133, cours Lafayette, Lyon. Envoyez encore chèque plus longue, si possible.

Gabriel C... n. — Temps nous a manqué; recevez explications ces jours-ci.

Cond... — Recevez aussi une réponse prochainement. Pourquoi avoir mis timbre de 0,25?

M. M. Votre seconde nouvelle est inférieure à la première. Envoyez autre chose.

Ch. Ch. ex-Charlot. — N'avons plus depuis longtemps de carte disponible.

M<sup>re</sup> Hort. Chab. (Chabeuil, Drôme). — Allons vous écrire lettre particulière indiquant quelques erreurs et incorrections. Plusieurs bons vers. Courage!

A. Villon. — Préférons, si possible, articles absolument scientifiques et d'actualité: inventions, découvertes, procédés nouveaux; merci quand même.

Maur. Ping. — Sommes bien en retard avec vous, mais aurez réponse demain ou après-demain.

Courrier.

L'administrateur-gérant : CHARLES-ALBÉRIC.

4yon. — Imp. Jevain, rue Sala, 41.

PHOTOGRAPHIE

L. TRONCHET

25, Cours Gambella, 25

Grand Succès obtenu par ses Portraits garantis inaltérables

6 Portraits 6 Portraits

VISITE ÉMAILLÉS

2 fr. 50 5 fr.

EXÉCUTION GARANTIE

On opère par tous les temps, pluie ou brouillard, de 6 h. du matin à 8 h. du soir.

Portraits après décès, Agrandissements

REPRODUCTIONS

MODES A FAÇON

Deuil, Bonnets montés et Chapeaux

PRIX RÉDUITS

107, COURS DE LA LIBERTÉ, 107

PASSE-TEMPS

JOURNAL LITTÉRAIRE & ARTISTIQUE

Paraissant tous les Dimanches

LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS, MUSIQUE, NOUVELLES

Seul vendu dans les Théâtres de Lyon

ABONNEMENTS

Trois mois, 1 fr. 50. — Six mois, 3 fr. Un an, 5 francs.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS

LUCIEN, — ROBERT, — GABRIEL MONAVON, Camille ROY, — MAX, M<sup>me</sup> Augusta COUPPEY, etc., etc.

RÉDACTION, ADMINISTRATION & ANNONCES :

A l'Agence V. FOURNIER

14, Rue Confort, 14 LYON

Belle Jardinière

Succursale de Lyon

CE SOIR DIMANCHE

31 Octobre, 7 h.

EXPOSITION

INTÉRIEURE

DES NOUVEAUTÉS

DE LA SAISON

ENTRÉE LIBRE

11, Rue Bât-d'Argent, 11

ANGLE RUE DE LA RÉPUBLIQUE

RESTAURANT FERRIER

5, R. du Bât-d'Argent & r. de l'Arbre-Sec, 10

AU PREMIER

REPAS A LA CARTE

Pension bourgeoise, Prix modéré

DEJEUNER & DINER CACHETS DEJEUNER

à 2 fr., 2 fr. 50, 3 fr.

DINER

et au-dessus 1 fr. 90

Depuis 8 heures déjeuner :

Café, Café au lait, Chocolat, Côtelettes, Beefsteaks, etc.

Cet Etablissement, situé au centre de Lyon, près l'Hôtel-de-Ville, se recommande spécialement par la modicité de ses prix, à MM. les Employés et les Étudiants.

CHAPELLERIE

FRANÇAISE

63, Rue de la République, 63

MAISONS A PARIS, ROUEN ET NANTES

se recommande par ses articles de premier choix et toutes nouveautés, tels que :

CHAPEAUX SOIE adhérent peluche velours, etc. 18

CHAPEAUX FEUTRE Cap qualité extra toutes nuances 16

CHAPEAUX SOUPLES toutes nuances 14

CHAPEAUX SOUPLES pour voyage, spécialité de la maison. 11

CHAPEAUX DE DAMES pour voyage. BONNETS de voyage. SPÉCIALITÉ pour livrées.

Vente au Comptant. — Prix fixe.

4, rue Saint-Pierre, 4

CORDONNERIE

SPÉCIALE

De Chaussures cousues

Exclusivement Françaises

Prix unique 12 FR.

50

Les Chaussures de la Cordonnerie spéciale sont garanties mieux faites, plus solides et meilleur marché QUE TOUTES CELLES DE PROVENANCE ÉTRANGÈRE.

4, rue Saint-Pierre, 4

Près les Terreaux et des nouveaux magasins A LA VILLE DE LYON

EN COURS DE RECENSEMENT

ANNUAIRE GÉNÉRAL

DU COMMERCE DE LYON

Édité par l'Agence Fournier

Pour 1887 (6<sup>e</sup> Année)

Les personnes qui auraient des changements à signaler, à l'administration de l'Annuaire, sont invitées à les faire parvenir à l'Agence de publicité V. Fournier, 14, rue Confort, Lyon.

Étude de M<sup>re</sup> BOUGHARDY, avoué à Lyon, successeur de M<sup>re</sup> Terras, rue de la Bourse, 39.

VENTE VOLONTAIRE

en suite de conversion

En l'audience des criées du tribunal civil de première instance de Lyon,

en trois lots séparés

1<sup>o</sup> D'UNE

MAISON IMMEUBLE

Située commune de Caluire-et-Cuire, impasse des Lilas, 2, lieu du Clos-Bissardon.

2<sup>o</sup> D'UNE

MAISON

déjà vendue

3<sup>o</sup> D'UNE

MAISON

Située commune de Caluire-et-Cuire, impasse des Lilas, 5, lieu du Clos-Bissardon.

Adjudication au Samedi 6 novembre 1886, à midi, au Palais-de-Justice.

Pour extrait : BOUGHARDY, avoué.

MISES A PRIX

Premier lot, 8,000 fr.

Deuxième lot, 1,400 fr.

Troisième lot, 8,000 fr.

Revenu brut : 1,710 fr.

Outre les charges.

NOTA. — Pour les renseignements, s'adresser à M<sup>re</sup> Boughardy, avoué poursuivant, demeurant à Lyon, rue de la Bourse n° 39; à M<sup>re</sup> Trutat, avoué, demeurant à Lyon, place du Change, n° 2; à M<sup>re</sup> Cuilleron, avoué, demeurant à Lyon, place des Terreaux n° 2; et au greffe du tribunal civil de Lyon, où il est déposé.

Étude de M<sup>re</sup> GARNOT, notaire à Lyon, 16, place Bellecour.

A VENDRE A L'AMIABLE

et dans des conditions très avantageuses, une

PROPRIÉTÉ

Située à Lyon, quartier de Monplaisir, rue Saint-Maurice, 50, et rue Saint-Romain, 37, comprenant : Maison de maître, dépendances, vaste jardin; le tout clos de murs, d'une contenance de 2,400 mètres carrés, 2 minutes de tramway, jouissance immédiate. On vendrait au besoin par lots ou en détail.

S'adresser pour renseignements et pour traiter, audit M<sup>re</sup> Garnot, lepositaire des titres de propriété. 1543

CHAMBRE DES ADJUDICATIONS DES NOTAIRES DE LYON

Sise aven. de l'Archevêché, 2

Étude de M<sup>re</sup> CHEVALIER, notaire

VENTE aux enchères publiques

en un seul lot

MAISON IMMEUBLE

Sis à LYON, rue Sébastien-lyriche, 59, comprenant :

1<sup>o</sup> Un emplacement de terrain propre à recevoir des constructions, de la superficie de 187 mètres carrés;

2<sup>o</sup> Un hangar construit en planches, couvert en tuiles, dépendant de la communauté Zandori, avoué.

Adjudication fixée au Mercredi 11 novembre 1886, à une heure du soir.

En la Chambre des Adjudications DES NOTAIRES DE LYON Avenue de l'Archevêché, 2

MISE A PRIX : 7,000 FRANCS

Il y aura adjudication même sur une seule enchère.

Pour tous les renseignements, s'adresser à M<sup>re</sup> Chevalier, notaire à Lyon, rue de l'Hôtel-de-Ville, n° 104, rédacteur et dépositaire du cahier des charges.

VENTE DE VINS

Le jeudi 4 novembre 1886 il sera procédé à la vente aux enchères et par lots :

1<sup>o</sup> A une heure du soir, au lieu de Morgon, commune de Villié-Morgon, canton de Beaujeu (Rhône) dans la maison par le ministère de M<sup>re</sup> Durand, notaire à Juliénas.

2<sup>o</sup> A 2 heures de la soirée, de vins récoltés en 1884, 1885 et 1886, dans les propriétés de M. Berthet, situées à Morgon.

Et à 3 heures du soir, au château de Pizay, commune de Saint-Jean-Ardières, canton de Belleville (Rhône), par le ministère de M<sup>re</sup> Mortier, notaire à Belleville.

De 500 hectolitres de vins récoltés en 1885 et 1886 dans les domaines de M. Berthet, situés à Pizay.

Cette vente aura lieu sous les charges et conditions exprimées dans deux cahiers d'enchères dressés l'un par le dit M<sup>re</sup> Durand et l'autre par le dit M<sup>re</sup> Mortier. 14100-26 oct.

MANUFACTURE DE PIANOS

MAISON BROCHU Méritée de vermeil. La plus forte récompense obtenue jusqu'à ce jour à Lyon, pour la fabrication des pianos. 200 0/0 sur tous les modèles. Pianos neufs depuis 250 fr